## TAUX DES COTISATIONS
pour 1988

| | |
|---|---|
| Membres bienfaiteurs ........................................ | 360 francs |
| (avec service gratuit de la Revue d'Égyptologie) | |
| Membres titulaires ........................................ | 130 francs |
| Membres étudiants ........................................ | 80 francs |

Libeller les titres de paiement au nom de:
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE
C.C.P.: PARIS 2093 33 S

Achevé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie Orientaliste B-3000 Leuven.
— Dépot légal 1er trimestre 1987 — Directeur de la publication: Jean Vercoutter.



# BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE - 108

Mars 1987

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE
COLLÈGE DE FRANCE
Place Marcelin-Berthelot, 75231 Paris Cedex 05





# BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

## RÉUNIONS TRIMESTRIELLES
## COMMUNICATIONS ARCHÉOLOGIQUES

N° 108 — Mars 1987

# ASSEMBLÉE ORDINAIRE
# DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE
# D'ÉGYPTOLOGIE

28 mars 1987

L'Assemblée s'est réunie à 16 heures sous la présidence de M. Jean Vercoutter, Président.

**Compte rendu de la précédente Assemblée ordinaire**

M^me^ Liliane Palà, Secrétaire, donne lecture du procès-verbal de la précedente Assemblée ordinaire du 18 juin 1986 (BSFE 106), aucune observation n'est formulée.

**Membres excusés**

Le R.P. du Bourguet, M. Pascal Carapalis, M. Michel Colas, M. Didier Devauchelle, M^me^ Vera Droste, M. Matthieu Heerma van Voss, M. Jean-Marie Kruchten, M. André Laronde, M. Jean-Philippe Lauer, M. Jean Murat, M. Charles Maystre, M. Guy-Henry Peigné, M. Pierre Robine, M. Claude Sourdive, M. Baudoin van de Walle.

**Nouveaux membres**

M^me^ Alice Ayrout, M^lle^ Nicole Barbe, M^me^ Anne Barrault, M. Jacques Barges, M^me^ Suzanne Butscher, M^me^ Simonne Caillet, M. Roger Camille, M^me^ Micheline Carré, M^me^ Joëlle Cartron, M. Pedro Costa, M. Jean-Louis Chalifour, M^me^ Marie-Thérèse Chalifour, M^me^ Elisabeth Chauveau-Séjourné, M. Patrick Diebold, M^me^ Elisabeth Ditrievoz, M. Frédéric Fournis, M. Philippe Gérard, M. Pierre Giard, M. Luc Gosselin, M^me^ Danièle Grenier, M^lle^ Nathalie Gruat, M^lle^ Daisy Houdaille, M^me^ Jehane van Hoebroeck, M^lle^ Laurence Jost, M. Jean-Louis Lageron, M^me^ Michèle Lanceaume, M^lle^ Catherine Lecostey, M^me^ Georgette Lenoir, M^lle^ Marie-Anne Loeper, M^me^ Maria Helena Trindada Lopès, M^lle^ Genviève Molly, M^lle^ Françoise Madec, M^lle^ Nathalie Maillot, M^me^ Jacqueline Ollivier; M. Henry Parinaud, M^me^ Lucienne Perrot, M^me^ Michèle Rivoire, M. Marc-Pierre Robert, M^lle^ Jeanine Rousseau Clément, M^lle^ Isabelle Roux, M. Renaud de Spens, M^me^ Monique Tardieu, M^me^ Anne-Marie Thérond, M^me^ Yvette Vetter, M^lle^ Aline Vuagniaux, M. Luc Watrin, M^lle^ Sylvie Weens.



**Nouvelles de l'Égyptologie**

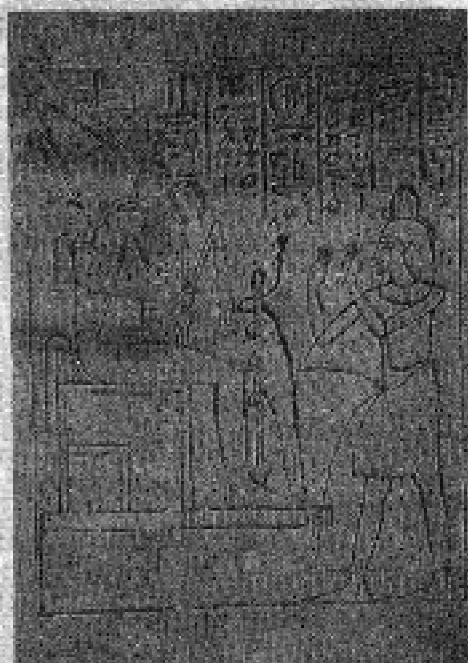
Dans la maison natale de Champollion, à Figeac, a été inauguré officiellement, en présence du Président de la République, le 19 décembre 1986, le musée Champollion, 4, impasse Champollion. Adresse Postale: P.B. 205-46100 Figeac. Tél. 65 34 40 40.

Ouvert du 2 mai au 30 septembre inclus et pendant les congés scolaires de Noël et de Pâques.

De 10 h à 12 h et de 14 h 30 à 18 h 30. Fermé le lundi.

Le catalogue du musée, *La Collection Egyptienne du musée Champollion*, peut se commander à l'adresse ci-dessus.

L'Exposition *Tanis. L'Or des Pharaons*, se tient à Paris, Galeries Nationales du Grand Palais, du 26 mars au 20 juillet 1987 et sera à Marseille, Centre de la Vieille Charité, du 19 septembre au 30 novembre 1987. Le très beau catalogue de l'exposition en est le complément indispensable. On pourra également consulter l'article de J. Yoyotte, *Tanis*, *Capitale oubliée des Pharaons*, dans le n° 99 d'avril 1987 de la Revue «*L'Histoire*», ainsi que le livre de Georges Goyon, *La découverte des trésors de Tanis*, Aventure archéologique en Egypte, préface du professeur Jean Leclant, Perséa, Paris 1987.











**Association Internationale des Égyptologues**

Le Comité de l'AIE s'est réuni à Paris, le 23 mars dernier. Les décisions essentielles qui ont été prises concernent le cinquième Congrès de l'Association qui se tiendra du 29 octobre au 4 novembre 1988. La séance d'ouverture aura lieu le matin du 29 octobre, celle de clôture le 4 novembre dans l'après-midi.

Les communications seront réparties entre plusieurs sections et lues le matin de 9 heures à 13 h., et l'après-midi de 15 heures à 18 h. Les excursions auront lieu après le Congrès les 5 et 6 novembre.

La première circulaire sera envoyée au début du mois de juillet ; elle est réservée aux membres de l'AIE à jour de leur cotisation ainsi qu'aux participants du Congrès de Munich. Une deuxième circulaire sera expédiée au début du mois de janvier 1988.

Les résumés des communications devront parvenir au Dr. Ahmed Kadry, président de l'Organisme des Antiquités de l'Égypte, avant le 30 mars 1988.

Les frais d'inscription ont été arrêtés à 50 dollars pour les membres ordinaires ; il n'y aura pas de frais d'inscription pour les étudiants.

La cotisation à l'Association Internationale des Égyptologues est fixée à 120 francs; à chaque membre ayant réglé sa cotisation sera envoyée la publication de l'AIE *Preliminary Egyptological Bibliography*.

Le professeur Karig envisage la publication d'un *Bulletin d'Information égyptologique* (format de notre Bulletin), réservé également aux membres ayant réglé leur cotisation.

Le professeur Jean Leclant a reçu les distinctions suivantes en 1986 : en avril il a été élu à l'Académie royale danoise (Copenhague), et en décembre à l'Académie royale suédoise (Stockholm), ainsi qu'à l'Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres d'Aix-en-Provence.

**Publications récentes**

– Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale (BIFAO) 1986, t. 86, réf. IF 654.

- Philippe DERCHAIN, *Le dernier obélisque*, Fondation Egyptologique Reine Elisabeth, Bruxelles 1987.
- Jean VERCOUTTER, *A la recherche de l'Égypte oubliée*, Gallimard 1986.
- Jean-Pierre CORTEGGIANI, *L'Égypte des pharaons au musée du Caire*. Éditions Hachette Paris, 1986. (Éditions Aimery Sonogy, Paris pour la première édition).
- Cahier de Recherches de l'Institut de Papyrologie et d'Égyptologie de Lille, (Cripel), n° 8, *Sociétés urbaines en Égypte et au Soudan*. Presses universitaires de Lille, 1986.
- Michel VALLOGGIA, BALAT I. *Le mastaba de Medou-Nefer*, fasc. II: planches, FIFAO, t. XXXI/2, IFAO 1986, réf. 647 B.
- Ibrahim Amin GHALI, *Vivant Denon ou la conquête du bonheur RAPH*, t. XXXI, IFAO 1986, réf. IF 648.
- François DAUMAS, avec la collaboration de Bernard LENTHÉRIC, *Le temple de Dendara. t. neuvième, IFAO 1987, réf. 656 A-B.*
- *Le temple d'Edfou*, I, 3. Deuxième édition revue et corrigée par Sylvie CAUVILLE et Didier DEVAUCHELLE, MMAF, t. X/I³, IFAO 1987, réf. IF 613 C.
- Pascal VERNUS, *Le surnom au Moyen Empire*. Répertoire, procédés d'expression et structures de la double identité du début de la XIIᵉ dynastie. Biblical Institute Press, Rome 1986.
- Madeleine BELLION, *Égypte ancienne-Catalogue des manuscrits hiéroglyphiques et hiératiques et des dessins sur papyrus, cuir ou tissus, publiés ou signalés*. 1987. chez l'auteur 80, rue Lauriston, 75116 Paris.

**Communications**

M. Arpag MEKHITARIAN: L'enfant dans la peinture thébaine.
Mᵐᵉ Bernadette MENU: L'obélisque de la place de la Concorde: 150 ans d'exil.

La séance est levée à 18 h 15.



# L'ENFANT DANS LA PEINTURE THEBAINE

Arpag MEKHITARIAN

Sous ce titre a paru un article dans le volume intitulé «L'enfant dans les civilisations orientales» (Louvain, Éditions Peeters, 1980, p. 65-73), où l'auteur mentionne la plupart des scènes représentant des enfants dans les tombes peintes de la nécropole thébaine. Sur quatre planches hors-texte figurent quinze exemples choisis parmi tant d'autres. Nous donnons ici quelques détails complémentaires, qui sont des transpositions en noir et blanc d'après des diapositives en couleurs.

On remarquera que l'on ne trouve pas, dans la peinture thébaine, de scènes de jeux d'enfants semblables à celles, par exemple, du mastaba de Mérérouka à Saqqara (P. DUELL, *The Mastaba of Mereruka*, Chicago 1938, II, pl. 162-165) ou à celles des jeunes lutteurs des tombes de Béni Hasan (P. E. NEWBERRY, *Beni Hasan*, Londres 1893, I, pl. XIV-XVI).

Il n'y a pas davantage d'enfants au sein. Les ostraca avec scènes d'allaitement, étudiés par Emma BRUNNER-TRAUT, *Die Wochenlaube* (Mitteilungen des Instituts für Orientforschung III, 1, Berlin 1955), ne semblent donc pas avoir été des exercices en vue de tableaux destinés aux parois des tombes. En revanche, nous voyons Aménophis II sur les genoux de sa nourrice au tombeau de Kenamon (n° 93) et une scène de nursery royale dans la tombe d'Ouserhat (n° 56), qui date également du règne d'Aménophis II. Les enfants en bas âge sont généralement des petits négrillons portés sur le dos par leur mère qui les a placés dans une hotte, comme chez Sebekhotep (n° 63), Horemheb (n° 78) ou Houy Pl. 1 (n° 40). Les jeunes Égyptiens, eux, figurent dans une dizaine de thèmes courants de l'iconographie des tombes thébaines, presque toujours au service des adultes ou participant à leurs actes, ne formant jamais un monde qui leur soit propre: ils n'existent, semble-t-il, qu'en fonction des grandes personnes.

Pl. 1



Tombe de HOUY (n° 40): tributs de Nubie.



Il est superflu d'ajouter qu'on trouvera toutes les références utiles dans B. PORTER et R. L. B. MOSS, *Topographical Bibliography* ...

Pl. 1. Tombe de HOUY (n° 40): tributs de Nubie.

Houy, de son vrai nom Amenhotep, était vice-roi de Nubie sous le règne de Toutankhamon. Il est légitime qu'il présente au pharaon les tributaires nubiens, parmi lesquels ces deux femmes noires portant un négrillon dans une hotte et tenant par la main deux enfants nus, dont le corps mince et agile a été bien observé par le peintre. Comme pendant aux gens du sud, on voit ailleurs — chez Ineni (n° 81), Amenemheb (n° 85) ou Menkheperrâseneb (n° 86) — des Asiatiques qui amènent leur fils en Égypte: là, c'est le type sémitique qui est bien marqué.

Pl. 2. Tombe de MENNA (n° 69): maman et bébé.

Scribe des champs royaux, Menna a consacré une paroi entière de sa tombe aux travaux agricoles. Apportant sans doute de la nourriture à son mari paysan, une jeune femme se repose à l'ombre d'un arbre. Assise sur un tabouret, elle s'est dévêtue pour couvrir son enfant qu'elle porte pour ainsi dire en bandoulière, et celui-ci lève le bras pour toucher les cheveux de sa mère. Cette scène est, jusqu'à nouvel avis, un cas unique dans la peinture thébaine: détail à la fois pittoresque et plein de poésie.

Pl. 3. Tombe de RAMOSE (n° 55): pleureuses.

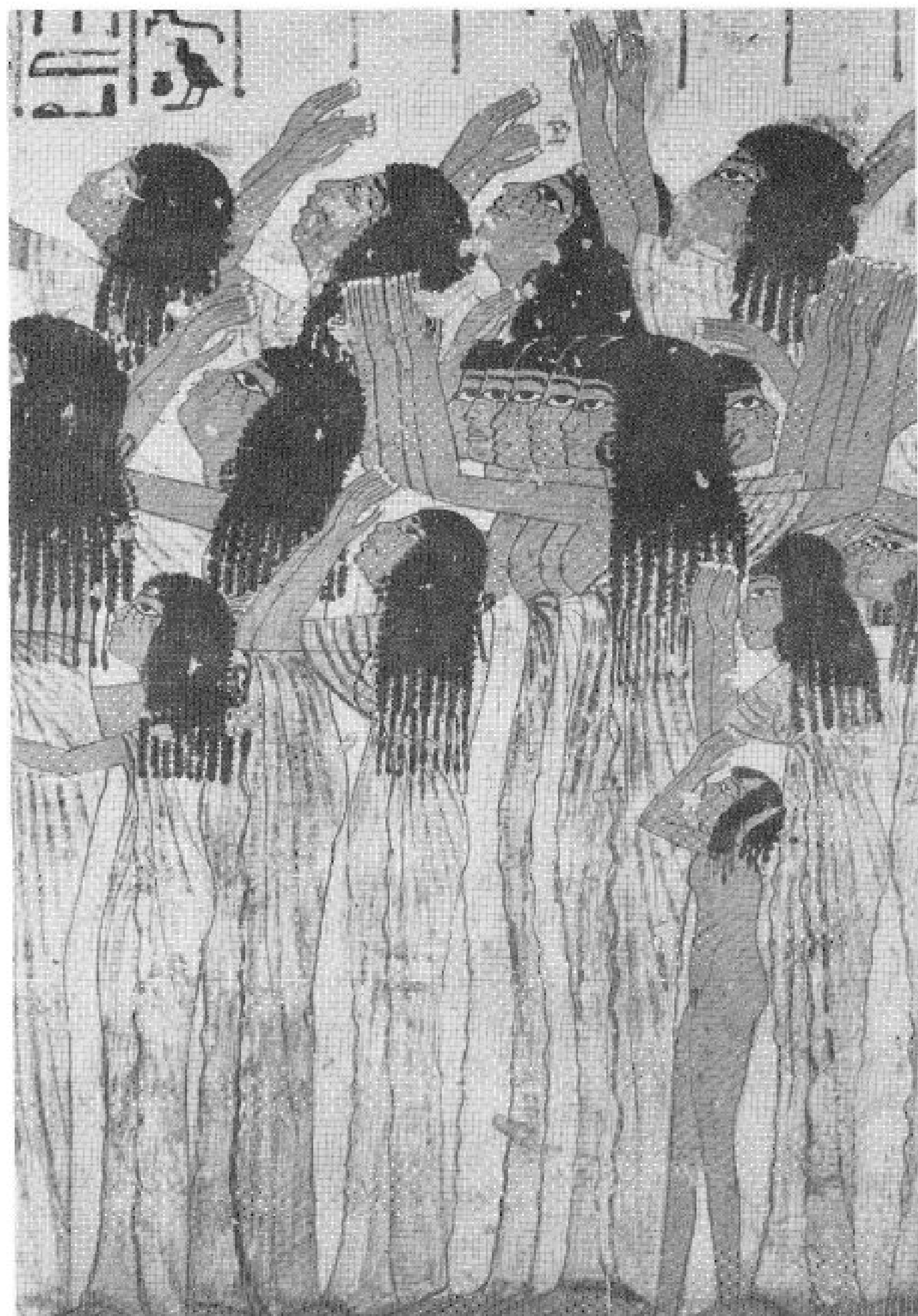
Gouverneur de Thèbes et vizir sous les règnes d'Aménophis III et d'Akhenaton, Ramose nous a laissé la plus belle tombe sculptée de la nécropole thébaine. La paroi sud, au-dessus de la descenderie menant au caveau, est toutefois peinte: on y a représenté la procession funéraire. Dans le célèbre groupe des pleureuses s'est faufilée une fillette nue. Signalons que deux jeunes filles, également nues, se trouvent en tête des pleureuses du tombeau d'Amenmose (n° 19), premier prophète d'Aménophis Ier au début de la XIXe dynastie.



Tombe de MENNA (nº 69): maman et bébé.







Tombe de RAMOSE (nº 55): pleureuses.

Pl. 4



Tombe de NAKHTAMON (n° 341): harpiste et danseuse.



Pl. 4. Tombe de NAKHTAMON (n° 341): harpiste et danseuse.

Nakhtamon était un prêtre attaché au Ramesseum. Son tombeau, peint dans le style caractéristique de l'époque de Ramsès II, ne manque pas de détails pittoresques, tel le défunt coiffé d'un grand «mouchoir» blanc. Dans le groupe des musiciens, une harpiste est suivie d'une jeune luthiste qui est, en même temps, une danseuse portant, tatouée sur les cuisses, une figure du dieu Bès. A la XVIII$^{e}$ dynastie déjà, les ballerines de métier sont tantôt nues, comme celles de Nakht (n° 52), Djeserkarâseneb (n° 38) et Amenhotep-si-se (n° 75), — où chaque fois la danseuse joue également de la mandore, — tantôt vêtues d'une longue robe flottante comme la flûtiste du même Djeserkarâseneb (n° 38) ou les joueuses de mandore chez Horemheb (n° 78), Nebamon (n° 90), Menkheper (n° 79) et dans la tombe inachevée portant le n° 175. Quant aux enfants, une petite gamine s'introduit parfois au milieu des musiciennes et se met également à danser chez Djeserkarâseneb (n° 38), Amenhotep-si-se (n° 75) ou Wah (n° 22).

Pl. 5. Tombe de MENNA (n° 69): enfant au baluchon.

Dans la scène d'arpentage (voir pl. 9a), les fonctionnaires sont accompagnés d'un petit garçon qui porte leur palette de scribe et un sac blanc contenant peut-être leurs provisions de route.

Pl. 6. Tombe d'AMENNAKHT (n° 218): hymne à Rê.

Amennakht, serviteur dans la Place de Vérité, s'est fait représenter, dans son caveau de Deir el-Médineh, agenouillé, suivi de sa femme mais précédé de ses deux enfants qui, levant les bras comme leurs parents, invoquent le dieu Rê. C'est un de ces exemples typiques où les tout jeunes participent aux actes des adultes. Une scène similaire, également d'époque ramesside, se voit dans la tombe de Pashedou (n° 3), un contemporain et collègue d'Amennakht.

Pl. 7a. Tombe de PAÏRI (n° 139): procession funéraire.

Prêtre *waâb* sous le règne d'Aménophis III, Païri a consacré toute une paroi de sa tombe à des scènes rituelles, y compris le pèlerinage à



Tombe de MENNA (n° 69): enfant au baluchon.







Tombe d'AMENNAKHT (n° 218): hymne à Rê.

Abydos, partiellement et symboliquement inachevé comme c'est souvent, voire toujours, le cas, aucune tombe thébaine n'étant réellement finie. Dans le deuxième registre, où figure la procession du mobilier funéraire, apparaît un petit personnage portant une chaise sur la tête. S'agit-il d'un enfant ou d'un adulte dont on a réduit la taille pour l'introduire dans un espace vide? Un exemple pareil se trouve chez Nebamon et Ipouky (n° 181): deux «bonshommes» passeraient pour des nains s'ils n'étaient pas représentés nus selon le principe égyptien de distinguer ainsi les impubères.

Pl. 7b. Tombe d'Ouserhat (n° 56): jeunes gens.

Chez ce scribe royal, enfant de la nursery, du règne d'Aménophis II, le peintre a réussi à donner une expression juvénile à quelques-uns des porteurs d'offrandes, dont le premier tient une laitue, plante symbolique. Le sens de l'observation marqué par cet exemple révèle bien — il n'est pas inutile de le répéter — que l'art pharaonique est moins conventionnel qu'on ne le prétend.

Pl. 8a. Tombe de Nakht (n° 52): jeune servante.

Petite mais bien conservée, la tombe de ce scribe, astronome d'Amon, du milieu de la XVIII^e dynastie, est une des plus touristiques. Dans la scène du banquet, où figurent quelques détails des plus connus, — le harpiste aveugle, les trois musiciennes, le chat mangeant un poisson, — une charmante petite servante semble fixer la boucle d'oreille d'une des dames. Son corps déjà formé pourrait faire croire qu'il s'agit d'une personne adulte, n'était la tradition de représenter nus les enfants avant l'âge de la puberté. Le thème de la jeune esclave se répète ailleurs: chez Djeserkarâseneb (n° 38), Djehouty (n° 45), — tombe «usurpée» à la XIX^e dynastie par Djehoutemheb, qui a «habillé» les filles nues, — Rekhmirê (n° 100), Nebseny (n° 108), l'anonyme du n° 175.

Pl. 8b. Tombe de Neferrenpet (n° 140): jeune serviteur faisant le lit.

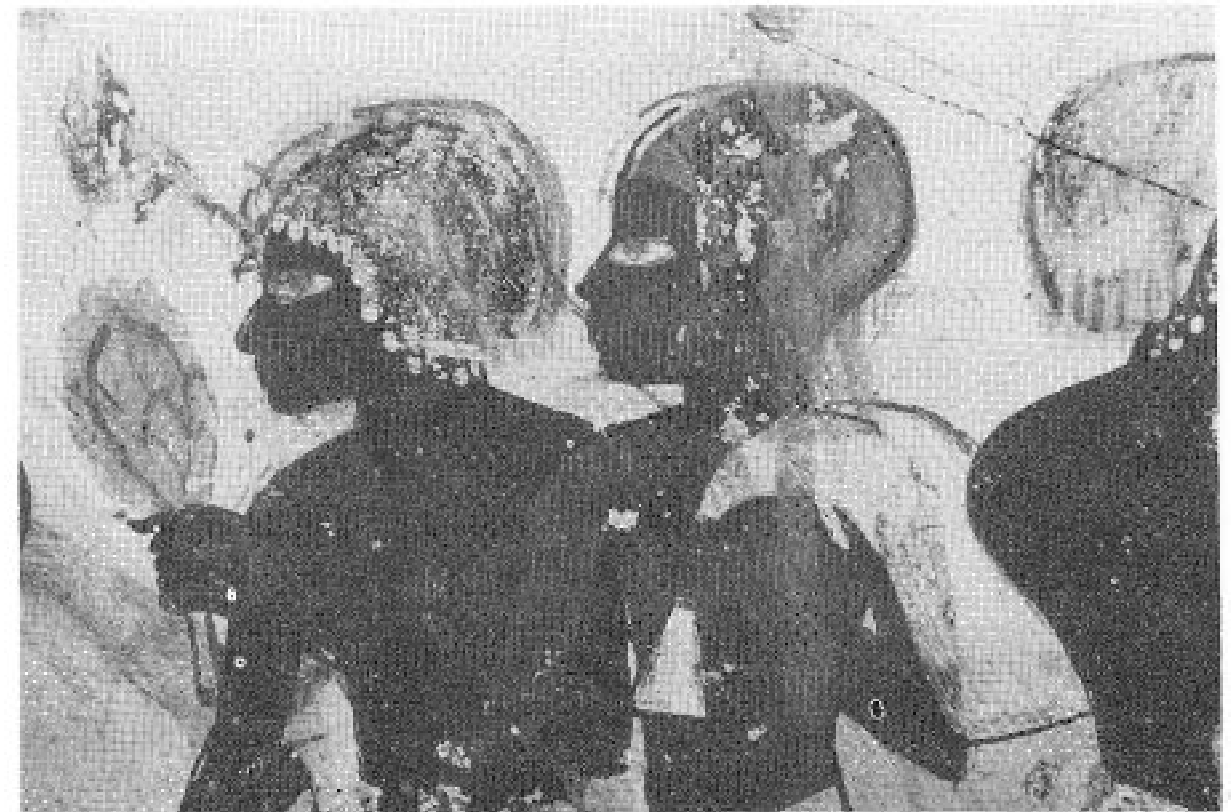
Le propriétaire de ce tombeau, contemporain de Thoutmosis III et d'Aménophis II, était orfèvre et sculpteur. Une double esquisse nous







a. Tombe de Païri (n° 139): procession funéraire.



b. Tombe d'Ouserhat (n° 56): jeunes gens.

montre une scène exceptionnelle de gynécée: une «gouvernante» coiffe sa maîtresse qui se contemple dans son miroir et, au-dessus, c'est-à-dire au fond de la chambre à coucher, un tout jeune serviteur fait le lit de la dame en y étendant un grand drap blanc. Il eût été indiscret de laisser entrer dans le «harem», à pareil moment, un domestique adulte. Une scène similaire d'appartement nous révèle, chez Ouser (n° 260), que l'arrangement du mobilier était confié plutôt à des jeunes filles.

Pl. 9a. Tombe de Menna (n° 69): arpentage.

Dans le même contexte que la planche 5, les fonctionnaires du cadastre mesurent au cordeau la récolte. Ils sont accueillis par le paysan et sa femme, qui leur présentent de la victuaille et une «fiancée du blé». Un des arpenteurs caresse le crâne d'un enfant qui l'accompagne. Le paysan et sa femme sont suivis de leur jeune fils — absent sur l'image — qui ne peut offrir que ce qu'il a de plus cher, son ânon (effacé intentionnellement) et un cabri.

Pl. 9b. Tombe de Menna (n° 69): petit glaneur.

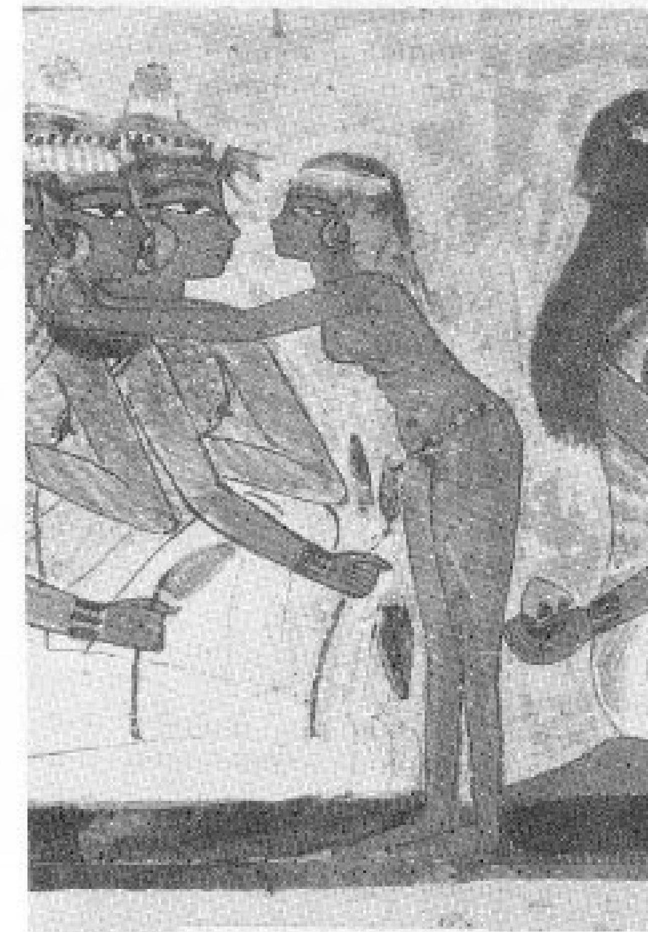
Pendant le transport du blé, des épis tombent à terre, qu'un jeune homme s'empresse de glaner. Ailleurs aussi, les enfants prennent part aux traveaux des champs: chez Djeserkarâseneb (n° 38), par exemple, un jeune garçon suit les laboureurs et sème le blé. Au tombeau de Khnoummose (n° 253), c'est une fillette qui entasse des épis de blé dans un grand panier.

Pl. 10a. Tombe de Menna (n° 69): crêpage de chignon.

Dans la même scène, deux petites filles se crêpent le chignon pour quelques épis tombés de la corbeille que transportent deux solides gaillards, alors qu'en dessous (invisibles sur le cliché), — comme pour nous donner une leçon de morale, — deux autres filles, plus gentilles, arrachent l'une du pied de sa camarade, une épine. A droite du tableau, deux paysans se reposent à l'ombre d'un arbre, l'un piquant un somme, l'autre jouant de la flûte, une outre d'eau fraîche suspendue au-dessus de sa tête.



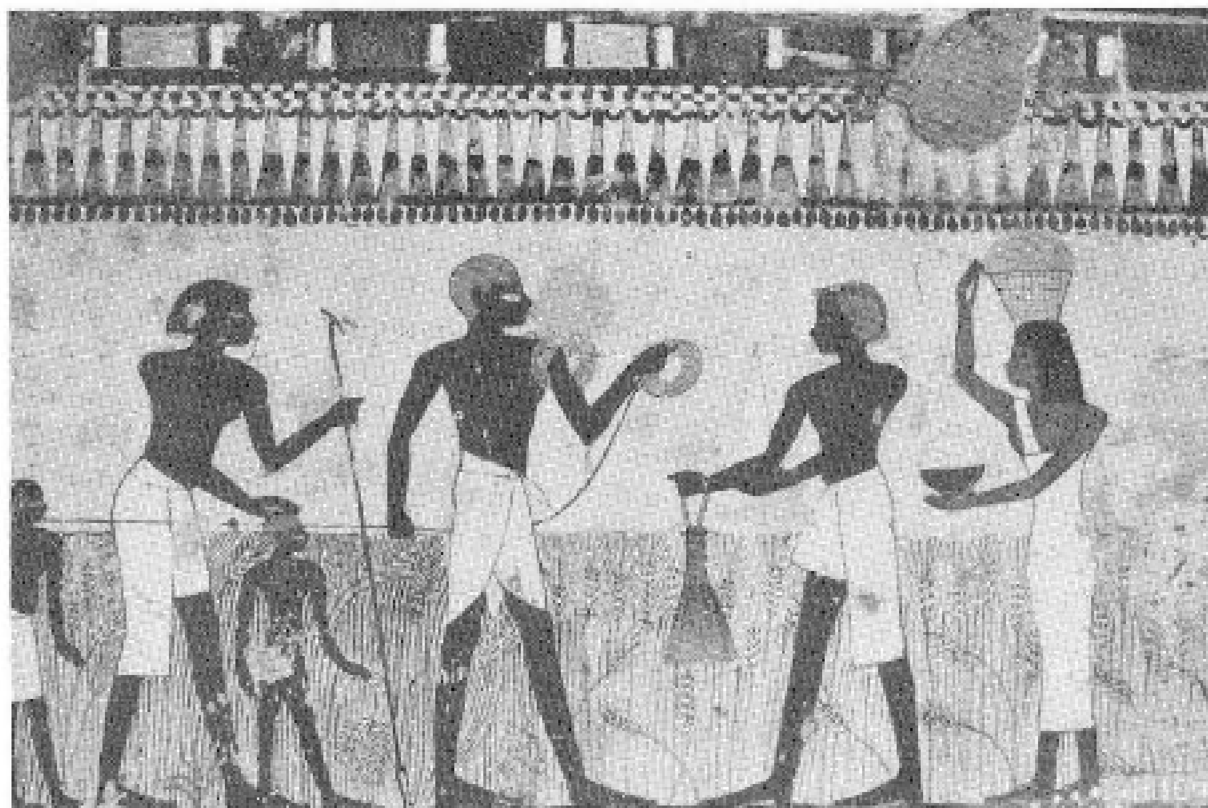




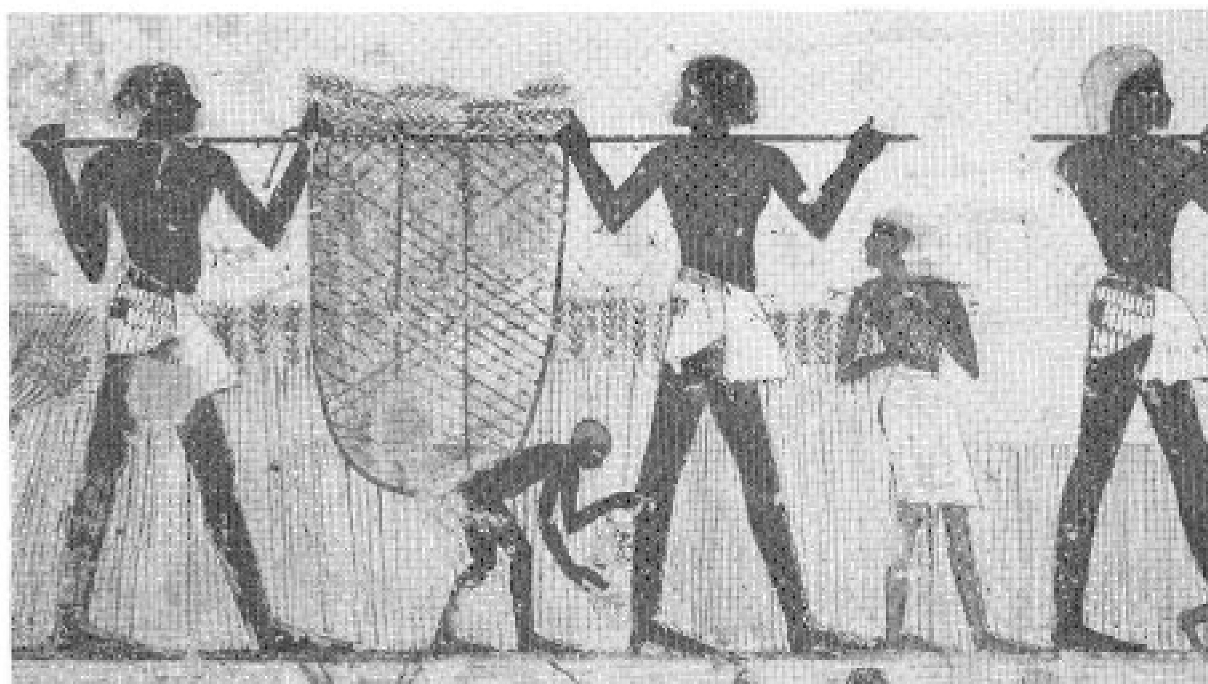
a. Tombe de Nakht (n° 52): jeune servante.



b. Tombe de Neferrenpet (n° 140): jeune serviteur faisant le lit.



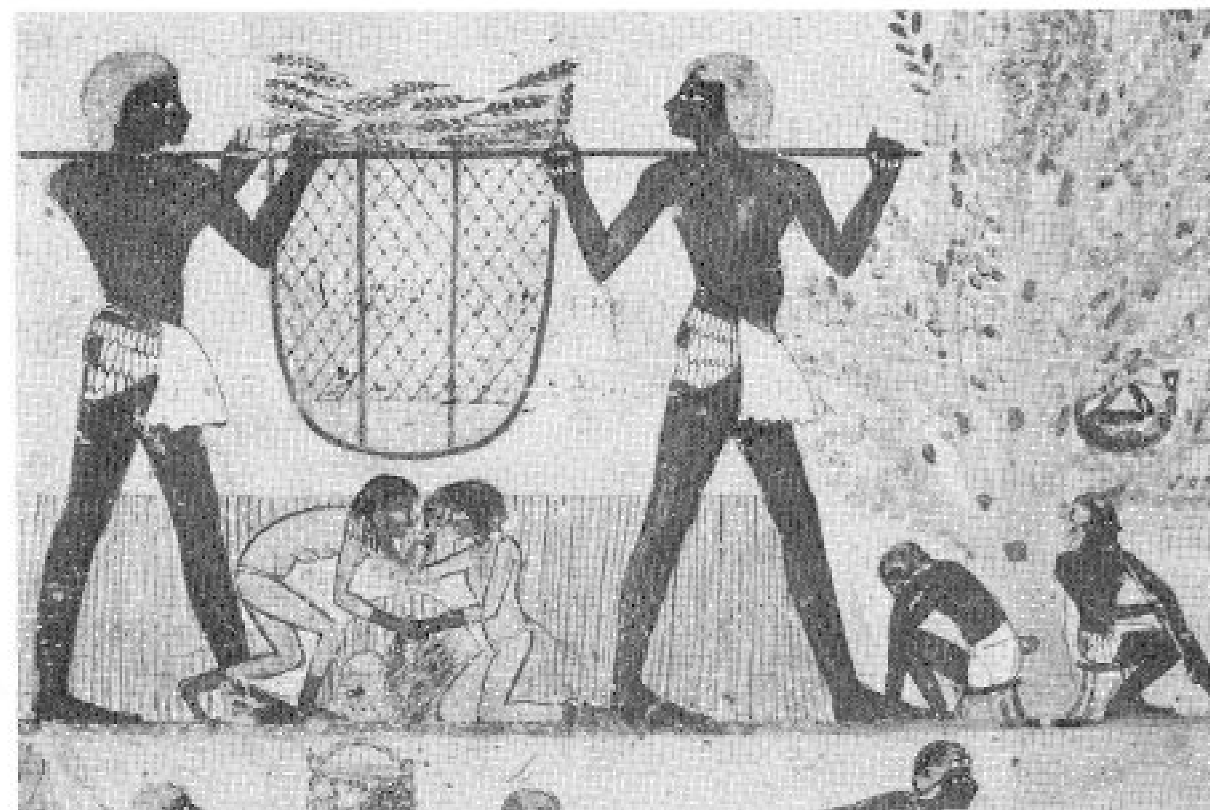
a. Tombe de MENNA (nº 69): arpentage.



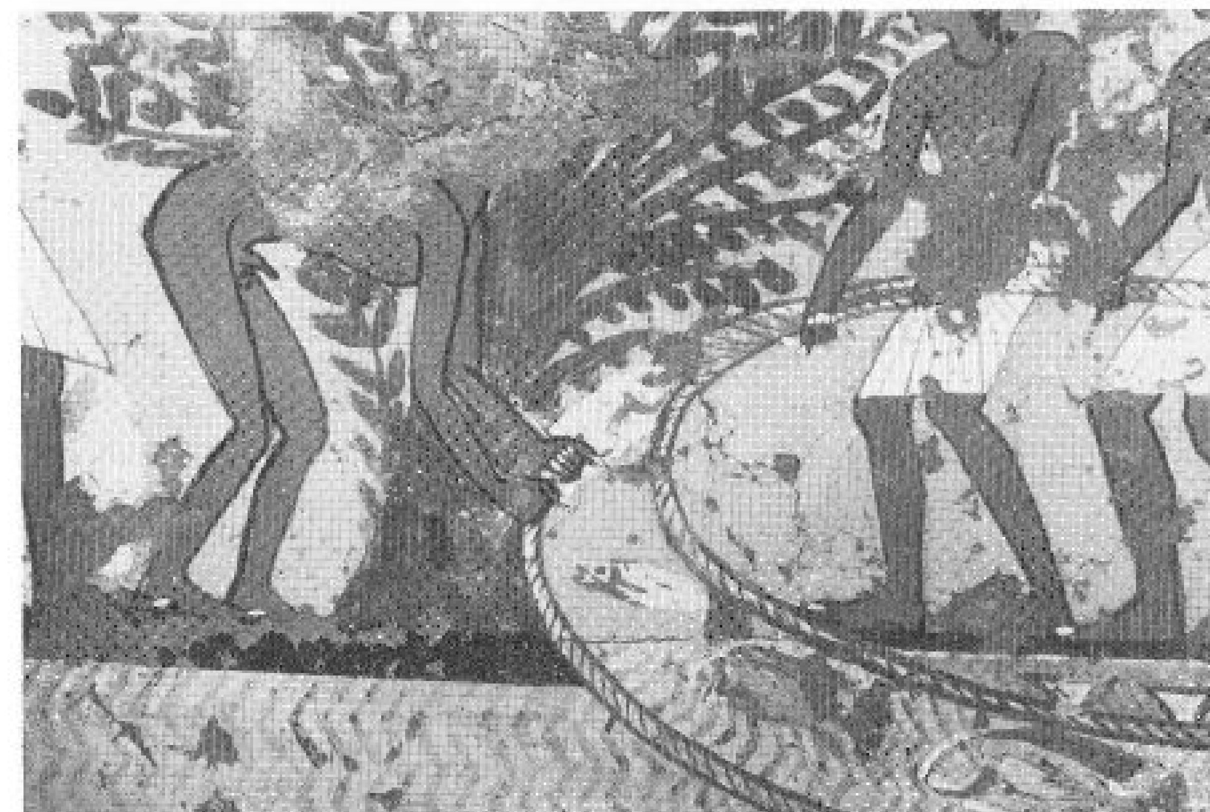
b. Tombe de MENNA (nº 69): petit glaneur.



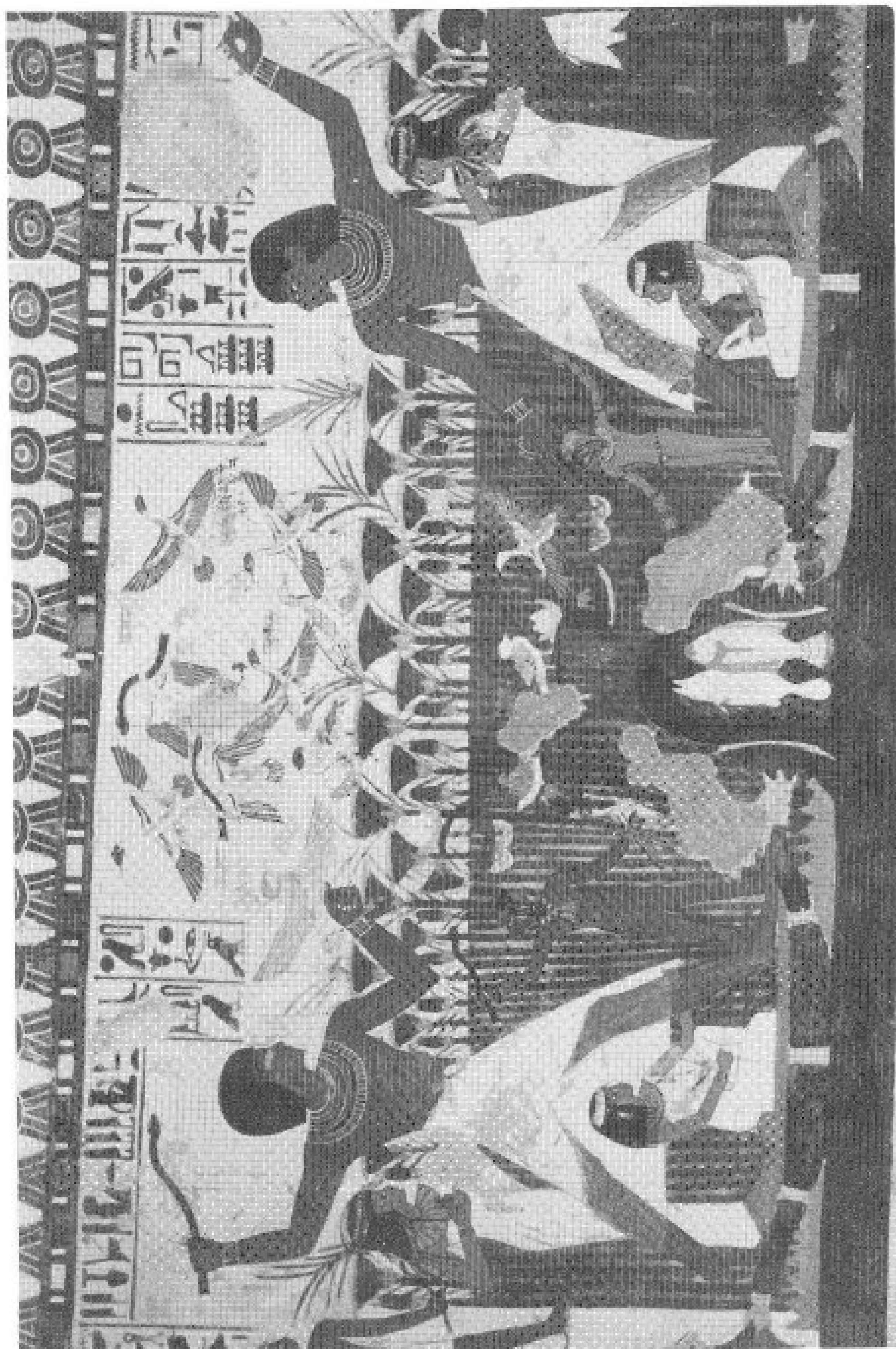




a. Tombe de MENNA (nº 69): crêpage de chignon.



b. Tombe d'IPOUY (nº 217): détail de pêche.



Tombe de NAKHT (nº 52): chasse et pêche.



Pl. 10b. Tombe d'IPOUY (nº 217): détail de pêche.

Chez ce sculpteur du règne de Ramsès II, dont la tombe est perchée au haut de Deir el-Médineh, les thèmes pittoresques et souvent uniques en leur genre ne manquent pas: dans une des scènes de pêche, un petit garçon attrape au vol un poisson qui a voulu s'échapper du filet au moment où celui-ci est tiré hors de l'eau.

Pl. 11. Tombe de NAKHT (nº 52): chasse et pêche.

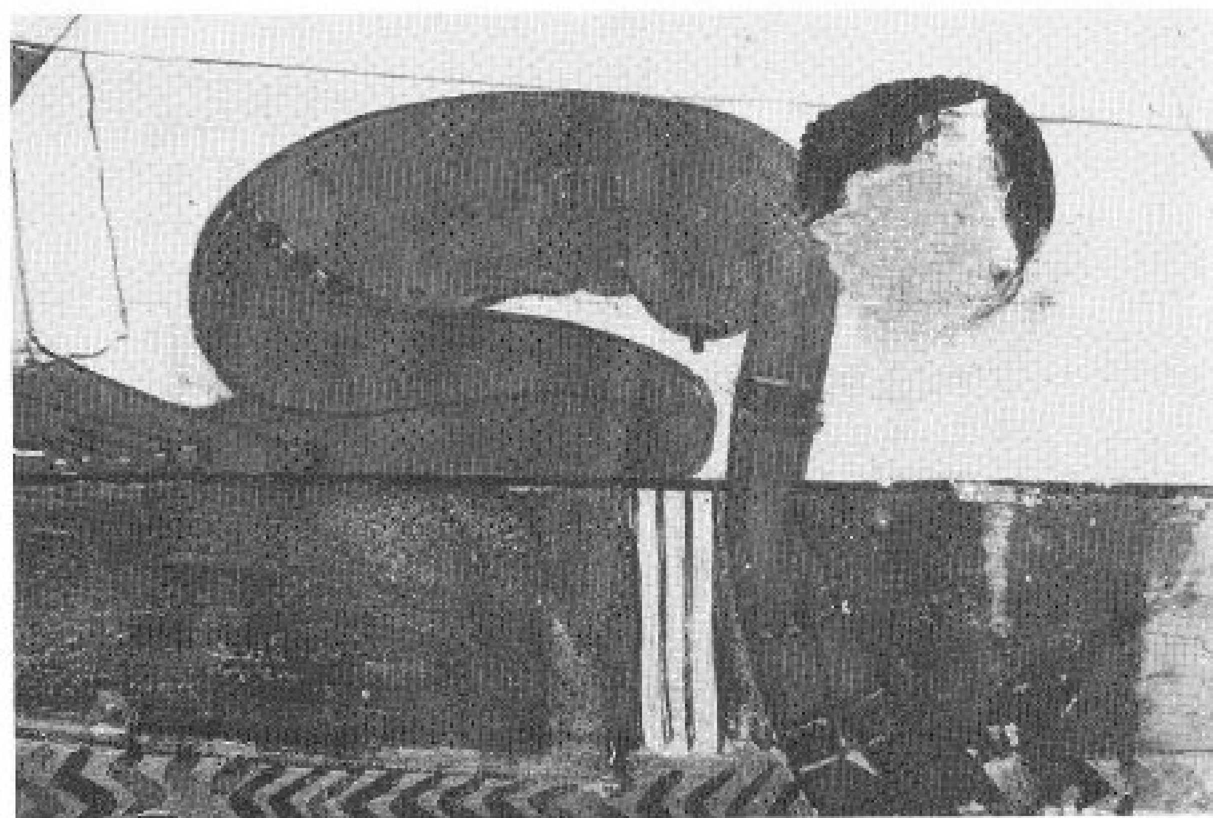
Symétriquement à la scène du banquet, on a, sur l'autre paroi, cette belle scène de chasse aux oiseaux dans les fourrés de papyrus et de pêche au harpon, comme on en voit encore chez Wah (nº 22), Menna (nº 69) ou Horemheb (nº 78). Sur la barque de gauche, le jeune fils de Nakht, tenant d'une main un canard aux ailes croisées, tend de l'autre main un boomerang au chasseur; tandis que, sur l'autre barque, sa petite sœur (vêtue uniquement d'une étroite ceinture autour de la taille mais ornée de trois bracelets à chaque bras et coiffée, comme lui, d'une mèche de cheveux à nattes tressées) lève la tête vers son père dont elle caresse la jambe d'une main et à qui elle montre les deux grands poissons qu'il va harponner.

Pl. 12a. Tombe de HOREMHEB (nº 78): pélicans.

Scribe royal et scribe des recrues, ce Horemheb doit avoir vécu vieux, ayant connu quatre règnes, depuis Thoutmosis III jusqu'à Aménophis III. Dans une scène de chasse semblable à celle de Nakht, son petit garçon tient de la main gauche trois fleurs de lotus et montre avec l'index de la main droite les oiseaux qui volent au-dessus des papyrus. Au bas de la paroi, figure cette famille de pélicans, chef-d'œuvre de sensibilité et de psychologie. Le mâle marche en tête, comme il se doit, mais se retourne d'un air protecteur pour surveiller sa femelle et ses enfants. La mère suit, docile, le front incliné, le bec rentré en signe d'humilité. Contre elle, ses trois petits avancent tout confiants et mal formés encore: le peintre a noté la légèreté de leurs plumes. Rarement artiste a su, à ce point, «humaniser» des animaux.



a. Tombe de HOREMHEB (n° 78): pélicans.



b. Tombe de MENNA (n° 69): fillette cueillant un bouton de lotus.



Pl. 12b. Tombe de MENNA (n° 69): fillette cueillant un bouton de lotus.

C'est encore un détail exquis de la scène de chasse dans la version de Menna. La jeune adolescente navigue sur le canot avec ses parents mais indifférente à l'action, elle s'agenouille dans un mouvement plein de souplesse — un des nus les plus gracieux de l'art égyptien — pour cueillir un bouton de lotus qui perce son enveloppe verte. D'un seul trait, partant de la nuque et aboutissant au genou, le peintre, un virtuose du dessin, a réussi à exprimer toute l'attitude du corps.

# L'OBÉLISQUE DE LA PLACE DE LA CONCORDE

Bernadette MENU

L'obélisque de la place de la Concorde fait tellement partie du paysage parisien, il s'intègre de manière si harmonieuse dans un environnement architectural parfaitement équilibré, qu'on en vient à oublier son histoire et l'aventure fabuleuse de son voyage depuis Thèbes, l'antique capitale des Pharaons, jusqu'à la capitale de la France. C'est cette épopée, qui commença effectivement le 15 avril 1831 pour s'achever le 25 octobre 1836, voici cent-cinquante ans et quelques mois, que je vais tenter de faire revivre.

On attribue en général à Bonaparte l'idée de transporter un obélisque égyptien à Paris: à l'exemple, dit-on, des empereurs Auguste, Caligula et Constantin qui emmenèrent à Rome et à Byzance ces témoins privilégiés de la civilisation pharaonique, le futur empereur Napoléon souhaitait installer sur le sol français un trophée digne de sa victoire. En tout cas, le déplacement de l'obélisque fut une des conséquences culturelles de la campagne d'Égypte. Rappelons quelques dates: 21 juillet 1798, bataille des Pyramides; 1799, découverte de la pierre de Rosette; de 1808 à 1825, publication de la monumentale «Description de l'Égypte»; 1822, «Lettre à M. Dacier relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques»; 1828-29, expédition franco-toscane qui devait conduire à la publication posthume des «Monuments de l'Égypte et de la Nubie» par Champollion et à celle, parallèle, de Rosellini à Pise.

Le projet de se procurer un ou plusieurs obélisques fut repris à leur compte par les gouvernements de la Restauration et, dès 1828, Champollion œuvra en faveur de l'acquisition de tels monuments par la France. Il eut plusieurs entretiens avec Méhémet Ali à ce sujet et des pourparlers furent engagés par l'intermédiaire du Consul général Drovetti, puis par son successeur Mimaut qui fut appuyé par l'émissaire de Charles X, le baron Taylor.



Après bien des péripéties — la révolution de Juillet faillit tout remettre en question — les négociations aboutirent en novembre 1830: dans une importante lettre, datée du 29, adressée au ministre de la marine Horace Sébastiani, Boghoz Youssouf faisait part du don, effectué à la France par Méhémet Ali, de trois obélisques: la paire qui se trouvait devant le pylône du temple de Louxor et à laquelle Champollion avait donné sa préférence, et une des «aiguilles de Cléopâtre», obélisques qui avaient été transportés d'Héliopolis en Alexandrie pour être placés, en l'honneur d'Octave, dans le temple que la dernière reine d'Égypte avait fait construire pour Marc Antoine.

Je ne vais pas m'étendre ici sur les préliminaires de l'expédition ni sur la nature même des obélisques, leur symbolisme, leur signification: tout cela figure dans un ouvrage abondamment illustré qui devrait bientôt paraître. Vu le temps relativement restreint dont nous disposons, j'ai choisi de consacrer cette communication à l'évocation par l'image des différents récits que nous ont laissés les acteurs et les témoins de cette campagne mémorable, dont l'objectif était d'aller abattre l'obélisque occidental, devant le temple de Louxor, de le ramener en France à bord d'un navire à fond plat, spécialement construit, qui devait être appelé «Le Luxor», enfin de hisser le monolithe sur la place de la Concorde où il fut érigé devant Louis-Philippe et une foule immense, cinq ans après le début des opérations, un 25 octobre à onze heures du matin. On trouvera dans mon livre une relation circonstanciée des événements qui aboutirent à ce moment historique.

Un heureux concours de circonstances a voulu qu'à partir d'un numéro, datant de 1933, du magazine «L'Illustration», j'aie retrouvé la piste qui me fit découvrir les aquarelles inédites du lieutenant de vaisseau Léon-Daniel de Joannis, commandant en second du «Luxor», le capitaine étant M. de Verninac Saint-Maur. Aussi mes vifs remerciements vont-ils en tout premier lieu à son arrière-petit-fils, Monsieur Yves de Joannis, qui m'a aimablement permis de reproduire ces témoignages précieux et délicats d'une entreprise audacieuse. Mon exposé, en effet, est centré sur les documents inédits qui sont conservés dans la famille de Joannis et que nous allons voir. Mes remerciements vont ensuite à mes amis photographes, Christian

Barret et Jean-Philippe Devred, à qui je dois la plupart des diapositives projetées, et à Michel Azim qui m'a prêté ses photos de l'obélisque encore en place à Louxor*.

Le pylône du temple de Louxor fut achevé en l'an 3 de Ramsès II, soit 1276-1275 av. J.-C., selon les dernières mises au point chronologiques (voir l'article de M. Azim dans les «Mélanges Vercoutter»). Le fait que figurent sur notre obélisque les deux formes du prénom de Ramsès II, Ouser-maât-Rê et Ouser-maât-Rê-setep-en-Rê, la plus développée étant la plus récente, milite en faveur d'une attribution aux

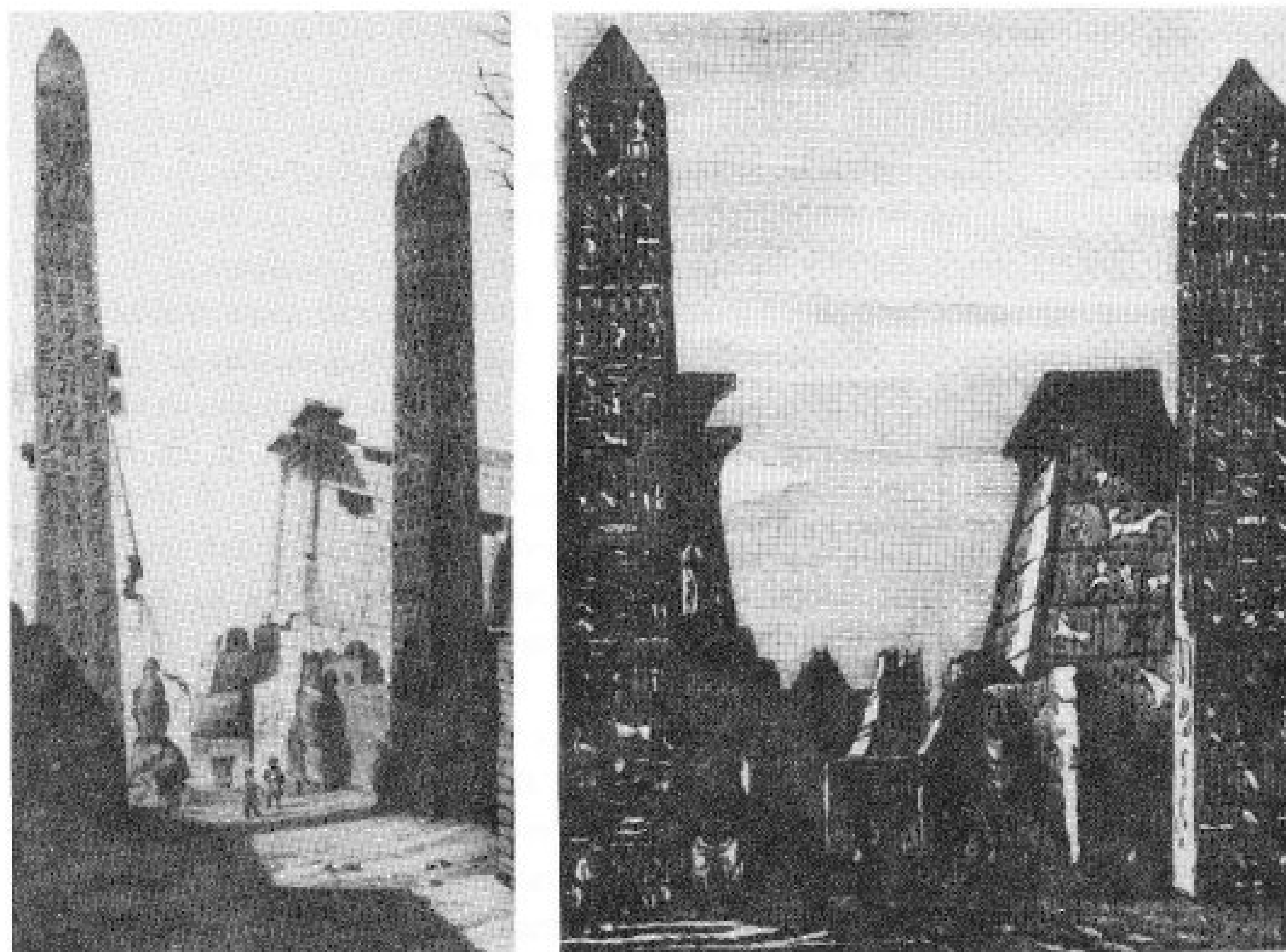


Fig. 1 et 2: *Les obélisques à Louxor, d'après Wilkinson et d'après un dessin fantaisiste de l'époque.*

* Il eut été trop dommage de restituer en noir et blanc dans ce bulletin, les merveilleuses aquarelles de L.-D. de Joannis, aussi ai-je préféré y renoncer, d'autant plus qu'elles figurent en couleurs dans mon livre.



quatre premières années de règne (Gauthier, *Le livre des Rois d'Égypte*, III, p. 58, n. 1).

L'obélisque occidental avait été choisi par Champollion pour être ramené le premier en France: sa situation proche du Nil facilitait les problèmes de transport. Les deux obélisques, en granit rose d'Assouan, sont de hauteur légèrement inégale: celui qui se trouve devant la tour orientale du pylône mesure 23,95 m tandis que son pendant, maintenant parisien, est moins élevé d'un mètre et onze centimètres, son poids sans le socle étant de 229 tonnes et demie.

Au début du 19e s., le monument était encore partiellement enfoui dans le sable et divers décombres. Champollion fit dégager la base de l'obélisque, mais une des faces restait encastrée dans des constructions modernes, et le savant ne put apercevoir la fissure qui fendait le monolithe d'Est en Ouest et que les architectes pharaoniques avaient réparée en plaçant en force, dans une mortaise en queue d'aronde, une clef en bois de sycomore enduite de mastic: voir la pl. II de Lebas, reproduite *infra*, fig. 6.

Les soubassements des deux obélisques comportaient chacun deux ensembles de quatre cynocéphales, une de ces séries fut emmenée en France par l'expédition et conservée au Musée du Louvre, le roi Louis-Philippe ayant trouvé, dit-on, qu'ils étaient trop impudiques pour être placés au pied de l'obélisque sur la place de la Concorde!

***

Avant même que le don de l'obélisque ne fut officiellement réalisé et après examen de plusieurs projets, on construisit à Toulon une allège à fond plat, destinée à transporter cet étrange fardeau. Le «Luxor» mesurait 43 × 9 m. Sa largeur avait été calculée selon le diamètre des plus petites arches des ponts de la Seine; sa longeur était déterminée par la hauteur de l'obélisque, le logement de 136 hommes d'équipage, les vivres et le matériel destiné à l'abattage et au halage du monolithe. Il lui fallait être suffisamment résistant pour naviguer en haute mer, et avoir assez peu de tirant d'eau pour pouvoir emprunter des fleuves au régime aussi différent que le Nil et la Seine.

Les crédits, d'un montant de 300 000 francs, votés par les Chambres

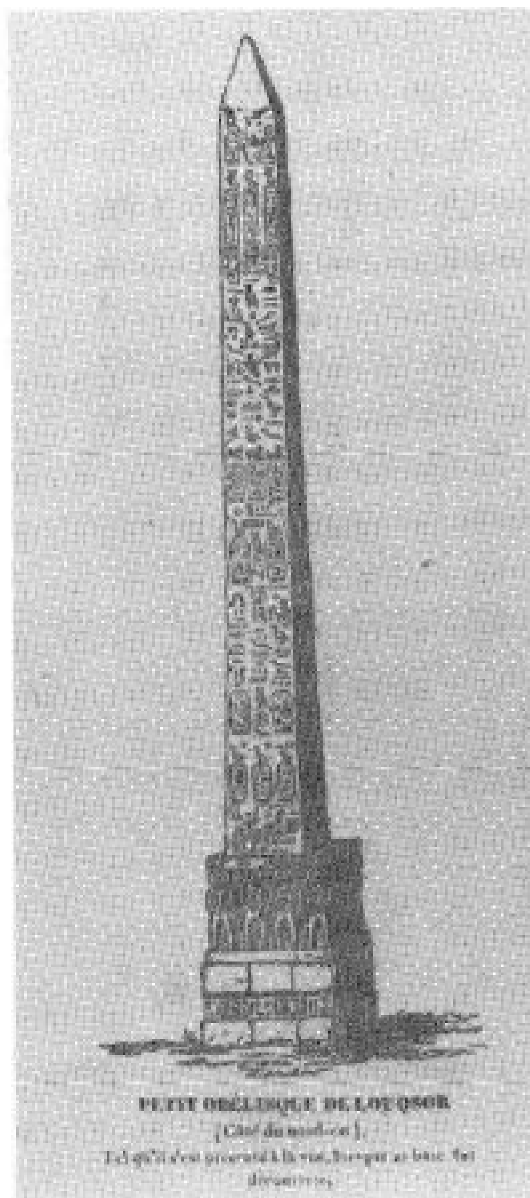



Fig. 3: *Un dessin de l'obélisque occidental publié par A. Delaborde* (1833).



Fig. 4: *La base de l'obélisque oriental (photo M. Azim).*

en 1830, furent presque épuisés par la construction du navire et les frais de mission du baron Taylor. Une nouvelle somme de 200 000 francs, allouée en 1831 au ministère de la marine, leva les derniers obstacles au départ. Au total, l'entreprise aurait coûté 1 350 000 francs de l'époque.

Le «Luxor» quitte la rade de Toulon le 15 avril 1831. Laissons Léon-Daniel de Joannis énumérer les principaux membres de l'expédition: «Le capitaine du «Luxor» était M. de Verninac Saint-Maur, lieutenant de vaisseau. L'état-major se composait ainsi qu'il suit: M. de Joannis, lieutenant de vaisseau, second; M. Levavasseur, lieutenant de frégate; MM. Blanc et Baude, *idem*, auxiliaires;



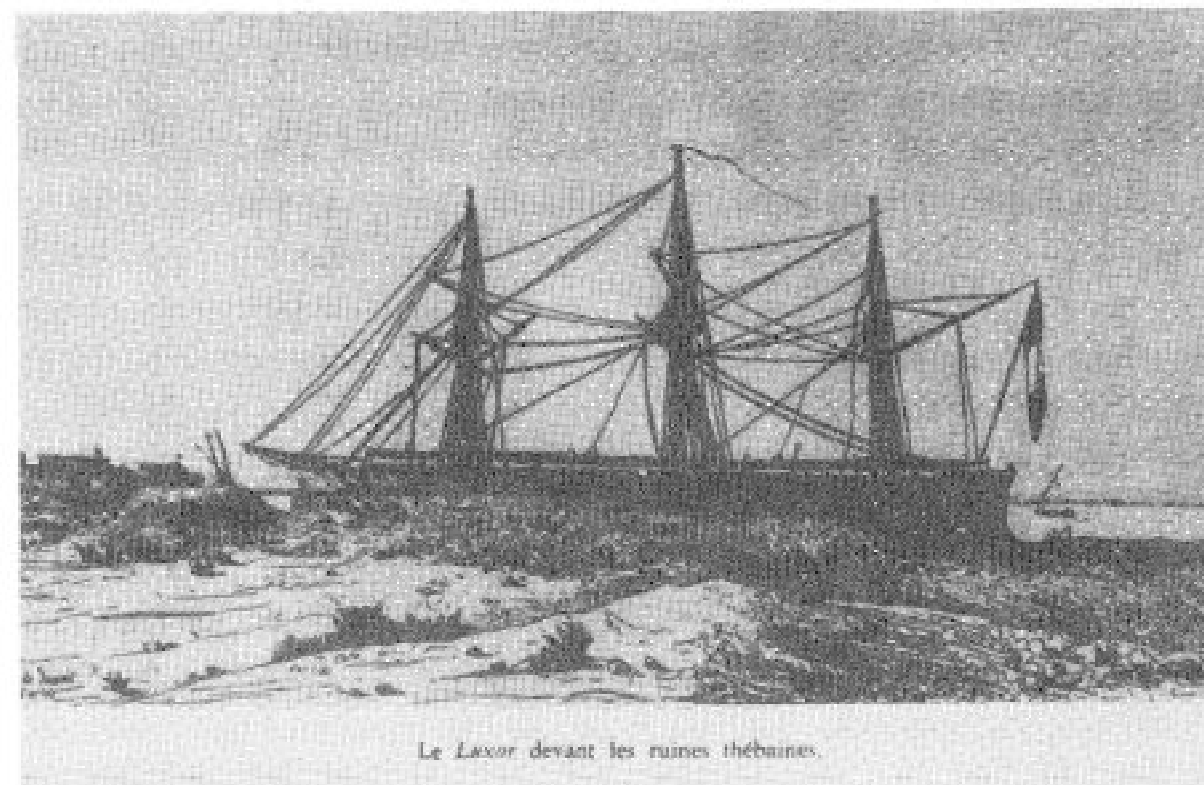



Fig. 5: *Le «Luxor», d'après une gravure de L.-D. de Joannis.*

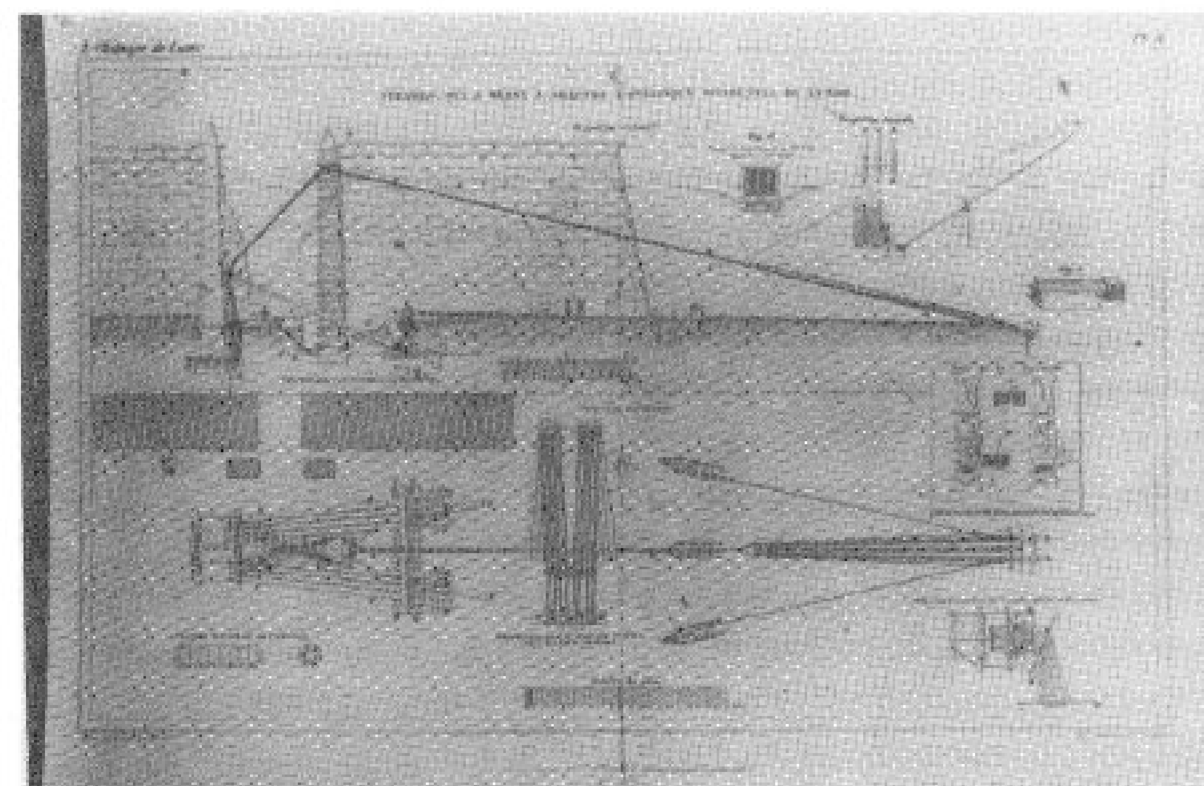


Fig. 6: *Reproduction de la pl. II de Lebas.*

M. Angelin, chirurgien-major; M. Silvestre, commis d'administration; M. Jaurès, élève de première classe et M. Pons, chirurgien en

second. M. Lebas, ingénieur de la Marine, chargé des travaux de l'obélisque, était comme passager à bord».

Le navire et son équipage arrivent en vue d'Alexandrie le 3 mai suivant, grâce aux vents favorables. Il fallut ensuite attendre, dans le port méditerranéen, les formalités d'usage et le début de la crue du Nil, les hommes profitant de ce repos forcé pour commencer les collections zoologiques qui vinrent enrichir le Muséum d'Histoire Naturelle à Paris.

Le 11 juin, l'ingénieur Lebas part à Thèbes avec un détachement de marins, de charpentiers, de forgerons et de tailleurs de pierre. Il arrive là-bas le 11 juillet, un mois avant le «Luxor», pour organiser le chantier. Apollinaire Lebas décrit ainsi sa découverte de Thèbes: «A droite, les ruines de Gournah, du Memnonium; derrière, la vallée des tombeaux, et plus loin, au pied de la chaîne libyque, les temples de Medinet Habou; à gauche, ceux de Karnac, ses immenses pylones, son obélisque géant de trente mètres de haut; un peu plus vers le Sud, la colonnade du palais de Luxor, son vaste pylone précédé de *deux obélisques de granit*. A l'aspect de ces deux monuments, tout s'effaça, tout disparut à mes yeux; pour la première fois, la vue des ruines de Thèbes éveilla dans l'âme d'un voyageur d'autres idées que des souvenirs d'histoire, de grandeur et de décadence. Thèbes! ce n'est plus la ville aux cent portes où il y a des palais, des sphinx, des colosses. Ce n'est plus qu'un point qui renferme un seul objet, *l'obélisque de droite, en entrant dans le Rhamséium*». Pendant le mois d'avance où Lebas et ses compagnons avaient à préparer le terrain, non seulement un lit d'échouage fut aménagé pour le «Luxor», mais la voie fut tracée au parcours de l'obélisque; pour cela il fallut d'abord marchander avec les paysans le rachat, en vue de leur démolition, de trente maisons qui gênaient, sur le passage qu'aurait à emprunter le monolithe entre le pylône et le bateau; il fallut ensuite déblayer, évacuer les décombres, creuser à travers les remblais un chemin suffisant pour la manœuvre de halage et une autre voie, entre le village et la rive, pour le transport du matériel, enfin niveler le sol et calculer la meilleure pente. Tous ces travaux furent dirigés, sous le contrôle de Lebas, par Jaurès qui embaucha sur place quatre cents manœuvres égyptiens, hommes, femmes et enfants.

Après bien des difficultés, notamment le franchissement de la barre



du Nil et le passage du coude de Gamoulèh, et aussi des moments agréables lorsque l'équipage stationne dans les villages au bord du Nil, le «Luxor» arrive à Thèbes le 14 août 1831 et mouille par le travers des obélisques, dans la cale d'échouage préparée par Lebas et son équipe. On procède alors à la préservation du navire contre l'ardeur du soleil, en le couvrant de nattes et de branches de palmiers, et à l'installation des hommes, pour un séjour qui devait durer un an, d'une montée à l'autre des eaux du Nil. Ecoutons le lieutenant de Joannis: «de fortes cordes, tendues d'une colonne à l'autre, parallèlement à nos vergues, scellées le long des murs, fournirent un moyen commode de pendre les hamacs: tous les coffres renfermant les effets des matelots furent rangés bien régulièrement autour de la salle; et, quelques jours après, ce lieu antique, où jadis les Pharaons rendaient la justice, ou recevaient les leçons mystiques et savantes des prêtres, leurs illustres conseillers, était transformé en un quartier de marins français; des logemens séparés pour les caporaux et les sergens furent construits, ainsi qu'une poudrière, une salle d'armes, un four, une boulangerie, un magasin de vivres, et une cuisine. Les ouvriers pris dans l'arsenal de Toulon occupaient une autre petite salle du palais. Restait à loger les officiers; on bâtit alors, sur le temple même, c'est à dire au-dessus du logement dont nous venons de parler, de petites chambres les unes auprès des autres; on avait ménagé une salle à manger, un appartement où l'on recevait les visites, plus une terrasse: chaque chambre d'officier avait environ quinze pieds carrés; ces pièces, ornées des meubles du bord, et d'une espèce de cage en dattiers, qui servait de lit, avaient un aspect misérable et peu engageant, surtout quand on voyait sortir des scorpions des crevasses, des serpens du plancher, et des geckos, espèce de lézard, courir sur la muraille. C'est cependant dans ces cabinets, entourés de ces compagnons intéressans, que nous vécûmes un an, accablés par une température de 30 à 35° Réaumur, à l'ombre. Toutes nos constructions ne se bornèrent pas là: un hôpital, contenant trente à quarante lits, était d'une indispensable nécessité; on y mit donc la main aussitôt que le logement des hommes en bonne santé fut terminé». Un jardin, établi au bord du Nil, fournit à la petite colonie fruits et légumes: «Il serait difficile de donner une idée de la végétation en Égypte, nous dit encore de Joannis, ce que je puis citer comme exemple, ce sont des haricots

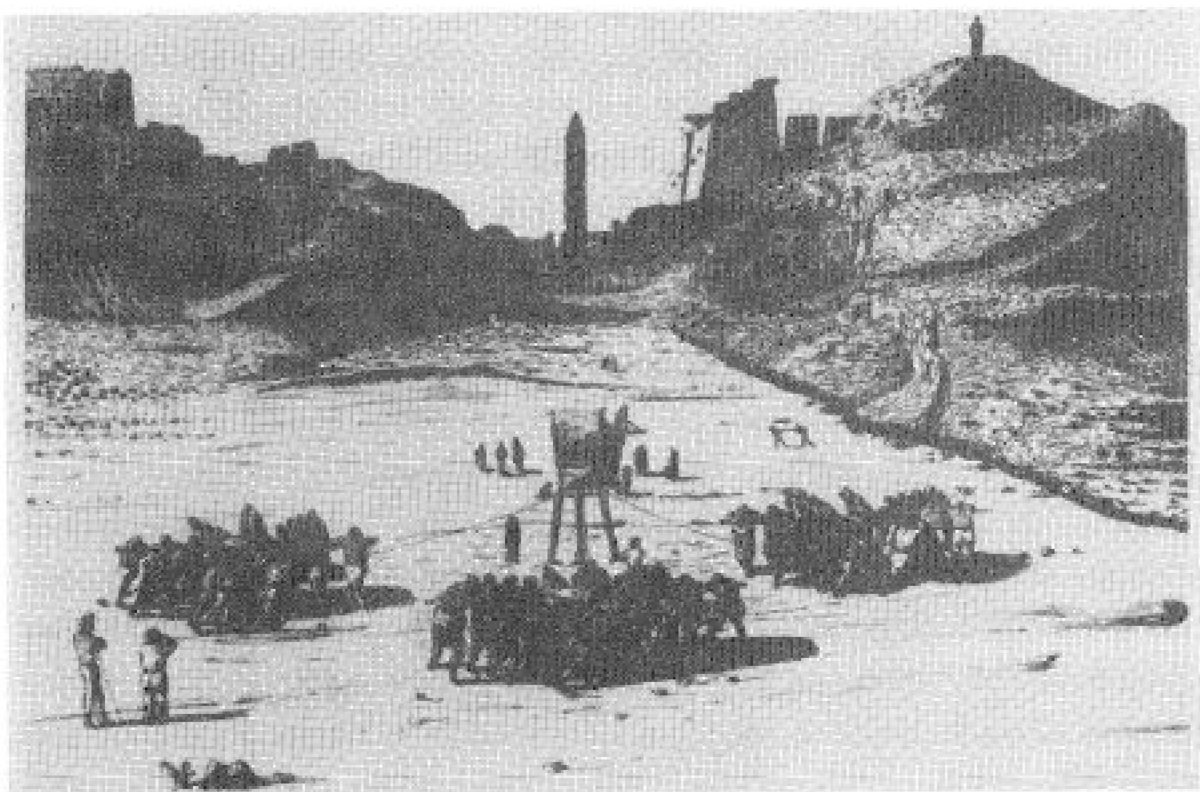


Fig. 7: *Le halage de l'obélisque vers de « Luxor », d'après une gravure de L.-D. de Joannis.*

semés le 1er du mois, nous donnant des haricots verts le 30; ce sont des graines d'acacias, semées en haie à notre arrivée, qui avaient produit, au bout d'un an, des arbres gros comme le bras, et hauts de quinze pieds: on peut par là se faire une idée de l'intensité de force vitale de ce pays».

Les travaux de l'obélisque sont un moment ralentis par l'épidémie de choléra, venue du Nord, qui aurait décimé un cinquième de la population thébaine. Il n'y eut fort heureusement aucune victime parmi l'équipage et les ouvriers français, grâce aux traitements avisés du Dr Angelin. Malgré les difficultés d'approvisionnement, Lebas procède avec ses charpentiers à deux opérations fondamentales: la protection de l'obélisque et la construction de la machinerie d'abattage.

Ayant constaté que la base du monument était enfouie à 3,80 m dans le sol, l'ingénieur avait décidé qu'il serait beaucoup trop long de creuser un chemin plan entre cette profondeur et le niveau du fleuve, qu'il valait mieux garder à la voie une pente assez importante au départ, et imprimer au monolithe un double mouvement de

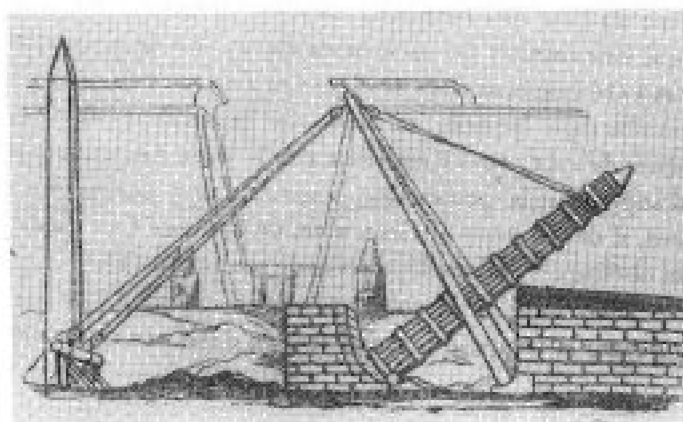


rotation, le second s'effectuant par bascule autour d'un tronçon de mât posé horizontalement au point de chute du centre de gravité; il fallait donc aussi garnir l'arête de base servant d'axe, d'une solive arrondie à encastrer dans une pièce de bois creusée selon la même courbure, pour composer la charnière autour de laquelle s'effectuerait le premier mouvement giratoire; pour parvenir à poser ce système, on dut entailler le socle, après avoir recouvert les faces de l'obélisque de madriers retenus de distance en distance par des cadres horizontaux formés de traverses en chêne assemblées par des boulons. Le monument conserva, jusqu'à son élévation à Paris, cette carapace de bois destinée à amortir les chocs.

L'appareil d'abattage se composait de trois cabestans armés chacun de soixante-quatre hommes qui tiraient, au moyen de poulies, les câbles d'abattage attachés sous le pyramidion; par suite, la tête du monolithe se penchait en tournant autour de la charnière. Il ne fallait pas, cependant, que l'obélisque, ayant dépassé son centre de gravité, descendît trop vite, au risque de se fracasser en arrivant au sol. On devait donc le retenir à l'aide d'un second appareil, formé de huit bigues ou mâts basculant sur un chevalet, reliés par des câbles au sommet de l'obélisque et manœuvrés par huit hommes au moyen d'un système de poulies dont je fais grâce aux lecteurs, renvoyant aux très claires explications techniques fournies dans mon livre par E. Menu.

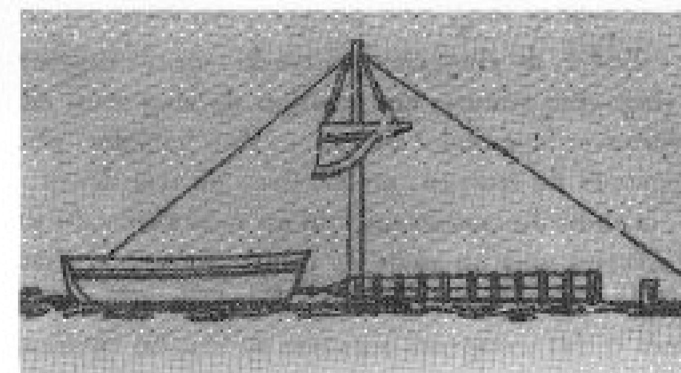
Enfin, le 23 octobre selon Lebas, le 31 selon Angelin et Verninac, le 1er novembre selon Joannis, tout est enfin prêt: «La pointe du jour trouve tout le monde à son poste, écrit Lebas, cent quatre-vingt-douze Arabes répartis sur les barres des cabestans n'attendent plus que le signal convenu pour imprimer le mouvement. Les huit gabiers sont là tenant à la main les chefs des apparaux de retenue. Dans quelques minutes ces hommes seuls vont manœuvrer un fardeau immense, modérer sa rotation, rétablir à volonté son immobilité dans un point quelconque de sa course. Ils sont fiers du rôle important qu'on leur a confié». Les habitants du village, deux voyageurs anglais, ainsi que l'égyptologue Wilkinson, étaient venus assister au spectacle. Laissons la parole à Léon-Daniel de Joannis: «Il était huit heures lorsque M. Lebas ordonna de virer. Aussitôt le sifflet perçant se fit entendre au loin, et toutes les voix répétèrent avec enthousiasme: Vire! Vire! Déjà les cabestans tournent, les apparaux de droite se raidissent, et

l'obélisque a déjà cédé en partie à l'effort qui le sollicite par son sommet. Deux incidens vinrent alors donner des inquiétudes assez graves; les ancres, sur lesquelles on s'appuyait pour opérer l'abattage, s'arrachaient de la terre, et la grosse pièce en chêne, servant de charnière à la base de l'obélisque, préférait se tordre à la manière d'un linge dont on exprime l'eau plutôt que de rouler dans la gorge où elle était contenue. Il n'y avait pas à balancer, il fallait continuer; aussi le commandement: Vire toujours! se répandit-il jusqu'au bout de la ligne. Enfin, la charnière se meut; c'était déjà une victoire; mais les ancres venaient sans cesse et ne nous laissaient pas tranquilles; cette crise cessa, car le centre de gravité de l'obélisque sortit de sa base: on n'avait plus besoin de le solliciter à tomber, cela s'opérait dès lors par le seul fait de sa pesanteur. Jusque là toute l'attention s'était portée sur la droite; elle se tourna promptement sur la gauche; on allait raidir le frein qui devait arrêter la masse dans sa chute; les huit grands apparaux allaient remplir cette tâche. D'abord faible, la composante verticale, qui portait l'obélisque à se coucher, fut équilibrée par le poids seul des bigues et le frottement des cordages. On facilita donc le mouvement en forçant les garans à se dévider; puis l'inclinaison augmentant de plus en plus, on fut bientôt forcé de retenir ces mêmes garans, dont on accélérait la marche dans les premiers momens. Le revêtement en bois de l'obélisque, s'asseyant dans toutes ses parties, laissait entendre d'énormes craquements, et lorsque la plus légère secousse avait lieu, une espèce de vibration faisait trembler les bigues. C'est en contemplation devant ces immenses effets dynamiques, et le cœur plein de la plus vive sollicitude, que nous vimes s'abattre en vingt-cinq minutes cette admirable aiguille de Luxor».





Il faut maintenant tirer l'obélisque jusqu'au navire, distant de 400 mètres, sur un traîneau de bois, et c'est là une des opérations les plus pénibles qui furent effectuées; en revanche, l'introduction du monument dans le bateau, le 19 décembre 1831, posa peu de problèmes techniques; le jour de Noël, on avait remis en place la portion du «Luxor» qui avait été sectionnée pour laisser le passage au monolithe, mais il fallait attendre plusieurs mois que les hautes eaux permettent de déséchouer l'allège munie de son chargement. Les hommes consacrèrent ce délai à diverses activités: chasse, observations zoologiques et poursuite des collections, visites archéologiques et voyages. Dès le 20 novembre, de Joannis s'embarque de Thèbes avec Jaurès, Levavasseur, Silvestre, Baude et Pons, en direction d'Ouadi Halfa. Le lieutenant de Joannis fixe en images radieuses les principales étapes de ce voyage.



Le départ de Louxor pour le retour a lieu le 25 août 1832. Le trajet dure autant de temps qu'à l'aller, c'est-à-dire 30 jours; on fait halte dans les mêmes villages, on se délecte au spectacle des danses locales et on se trouve, le 2 octobre 1832, en vue de Rosette et de la barre du Nil. Après des moments d'angoisse, celle-ci est franchie le 1er janvier 1833 et tout l'équipage arrive le lendemain à Alexandrie où il prend ses quartiers d'hiver car il serait trop risqué de prendre la mer à la mauvaise saison. Enfin, le 1er avril, remorqué par le «Sphinx», premier vapeur à tenir la mer après onze essais infructueux, le «Luxor» se dirige vers Rhodes où une violente tempête l'oblige à s'arrêter et c'est le 10 mai suivant que le navire est rendu à Toulon, après une absence de deux ans! Il lui faudra encore contourner l'Espagne et aller jusqu'à Cherbourg, puis remonter la Seine jusqu'à

Paris où il accoste le 23 décembre 1833, jour de l'ouverture des Chambres. Louis-Philippe reçoit les officiers et distribue des récompenses, tout l'équipage défile le lendemain aux Tuileries.

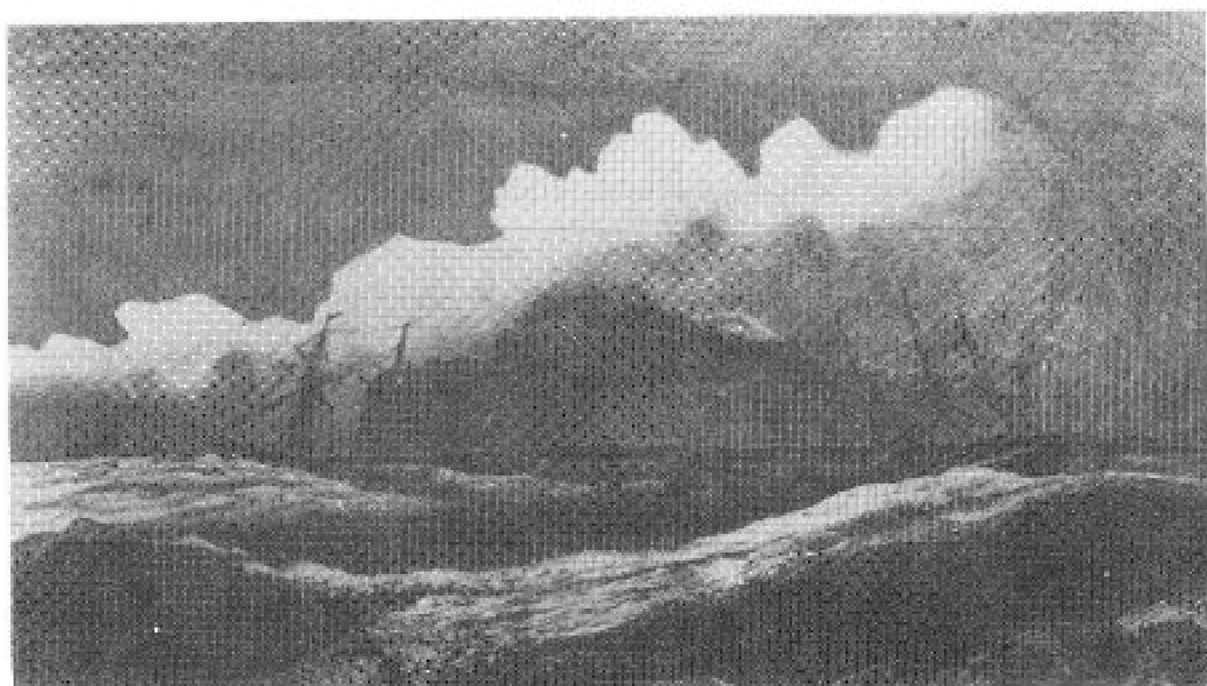


Fig. 8: *Le « Luxor » remorqué par le « Sphinx », pendant la tempête, d'après une gravure de Léon-Daniel de Joannis.*

*

* *

Pendant qu'en Égypte, puis en mer, ingénieurs, ouvriers et marins surmontaient d'énormes difficultés, à Paris les édiles, les architectes et les savants s'affrontaient pour attribuer à l'obélisque un emplacement qui fût digne de cet élégant et vénérable monument.

Des polémiques, à la mesure du «désir d'obélisque», envahirent la presse. Les journalistes firent en outre circuler des opuscules où ils développaient et défendaient leur point de vue sur l'endroit où, selon eux, l'on ne pouvait manquer de dresser cette pierre colossale et chargée d'art, de magie et d'histoire, ramenée à si grands frais de son pays d'origine.

L'arrivée de l'obélisque à Paris nous semble aujourd'hui avoir dû s'inscrire tout naturellement dans les travaux d'aménagement et



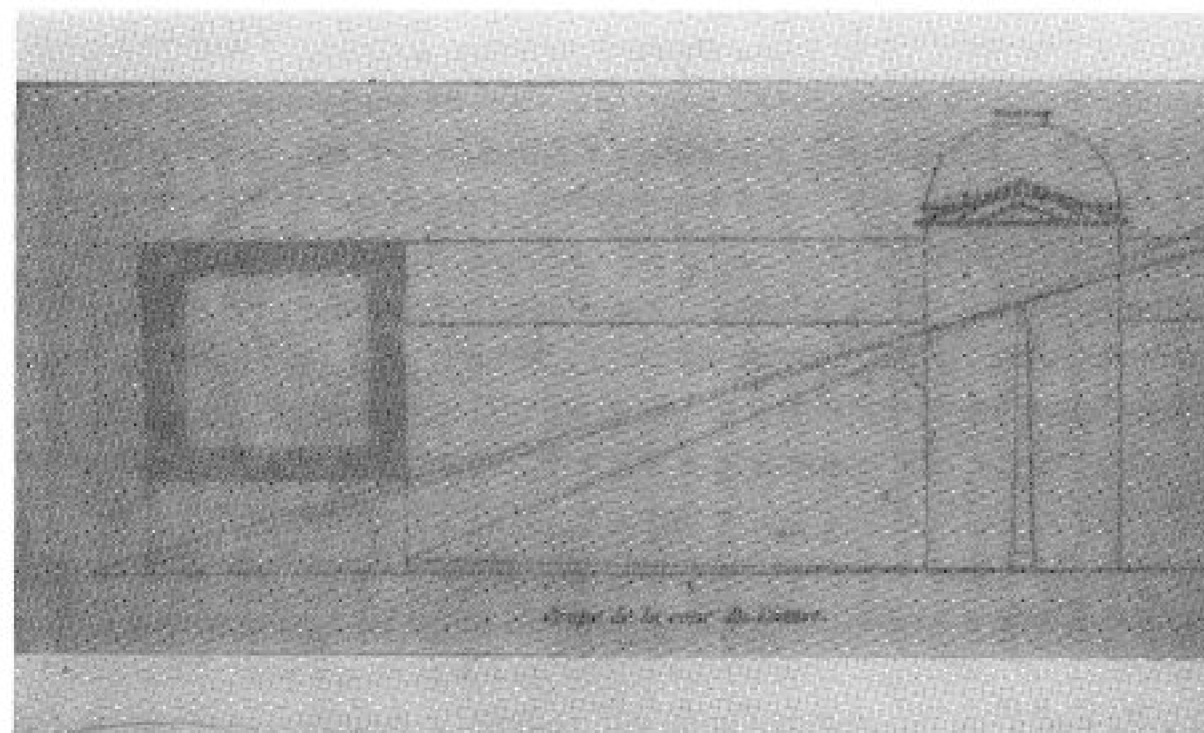


Fig. 9: *Plan en coupe de la cour carrée du Louvre et de l'obélisque (projet publié dans l'opuscule de Viator).*

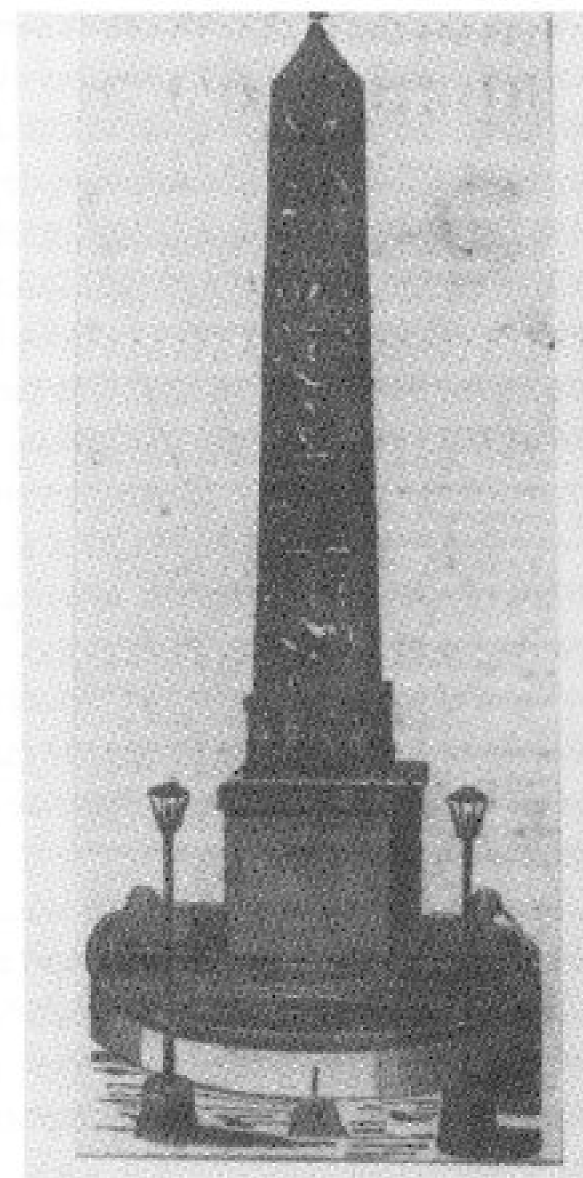


Fig. 10: *Le simulacre en carton-pâte qui fut élevé sur la place de la Concorde à l'occassion des fêtes de juillet 1833.*

d'embellissement de la place de la Concorde, ex-place Louis XV, qui étaient alors en pleine expansion (la ville de Paris en avait reçu la concession dès 1828 et l'architecte Hittorff y présidait). Pourtant il n'en est rien. Deux courants d'opinion s'opposèrent en effet: celui des «urbanistes», pour qui l'obélisque est un élément du décor, et celui des «égyptomanes», soucieux d'insérer le trophée dans un environnement archéologique convenable. Les premiers proposaient le plus volontiers comme emplacement la place de la Concorde et les seconds, la cour carrée du Louvre. Les débats, cependant, ne furent pas si simples: pendant un certain temps, on crut à l'acheminement vers la capitale des deux obélisques de Louxor, les urbanistes suggéraient de les isoler, comme à Rome, chacun au milieu d'une place, celle de la Concorde et celle des Invalides; les égyptomanes, choqués, voulaient que la paire ne fût point séparée et servît à signaler, comme dans l'Antiquité, l'entrée d'un monument célèbre, le plus souvent nommé étant le Panthéon. Champollion avait exprimé ses vœux, explicites et appuyés, au sujet de la situation des obélisques: ou bien ils trouveraient naturellement leur place devant la colonnade du Louvre, ou bien ils devraient ennoblir la façade du «temple de la gloire française», la Madeleine. La mort du fondateur de l'égyptologie, en 1832, ne fut certainement pas sans conséquence sur l'évolution des débats et sur le choix définitif du site. Une bataille virulente s'engageait entre les tenants de telle ou telle solution, tant dans la presse que dans les ministères, dans les milieux savants et devant les Chambres. C'est alors que l'on appela le peuple à se prononcer; pour les fêtes de juillet 1833, on plaça en effet un simulacre de l'obélisque à l'endroit où se trouve actuellement le monolithe.

Voici donc la place de la Concorde choisie et plébiscitée pour servir de terre d'asile à l'obélisque. Il faut maintenant y dresser le monument. C'est cette dernière phase des opérations, mais non la moindre, que nous allons décrire.

Pendant la quarantaine du «Luxor» à Toulon, Lebas avait reçu l'ordre de se rendre dans la capitale: «M. Thiers, qui accordait aux arts et aux sciences une protection éclairée, était alors ministre du commerce et des travaux publics: arrivé à Paris, l'obélisque rentrait dans les attributions de son département, et ma mission se trouvait



ainsi terminée; mais le ministre jugea que l'honneur d'ériger ce monument devait appartenir à celui qui l'avait abattu et embarqué à bord du «Luxor», dans les sables de la Thébaïde; c'était justice». L'ingénieur fit d'abord procéder à l'aménagement d'une cale d'échouage pour l'allège, au bas de la rampe droite du pont de la Concorde: «Il y aurait eu danger à échouer un navire en bois de sapin sur une surface non dressée, présentant un ou plusieurs points culminants. Il fallait de toute nécessité que les cinq quilles portassent sur des chantiers solides et parfaitement réglés, afin de prévenir la rupture de la carène et peut-être celle du monolithe. Une cale d'échouage devenait donc indispensable». Les travaux furent retardés par «une coalition que formaient alors les charpentiers, pour obtenir une hausse des salaires». La cale fut cependant terminée en octobre, le «Luxor» vint s'y placer, ainsi qu'il a été dit plus haut, le 23 décembre 1833, après une remontée laborieuse de la Seine.

En août 1834, les eaux ayant laissé le «Luxor» à sec, on procéda à la démolition de son avant et à la construction d'une glissière en bois de charpente pour extraire l'obélisque: les opérations inverses de celles effectuées à Louxor allaient être réalisées. Cinq cabestans furent disposés sur la chaussée du quai, le parapet ayant été rasé pour laisser le passage aux chefs des garants; chaque cabestan, attaché à deux pieux, était armé de seize barres auxquelles s'appliquèrent quarante-huit hommes, soit trois hommes par barre et, en tout, 240 artilleurs. Le monolithe fut déplacé en quatre étapes: le 9 et le 10 août, il est hissé, à l'aide du ber (sorte de traîneau en bois), au sommet de la rampe; c'est là qu'il gît pendant que le «Luxor», de nouveau reconstitué et remorqué en mer par le «Sphinx», part en Bretagne pour ramener des carrières de Laber-Ildut, près de Brest, les cinq blocs de granit qui en avaient été extraits pour constituer le piédestal: cette mission eut lieu du 5 septembre au 15 décembre 1835. En avril 1836, la baisse des eaux permet de débarrasser le «Luxor» de son nouveau chargement; il faut déplacer l'obélisque une deuxième fois afin que, stationné en un endroit non gênant pour la circulation, il laisse la voie libre aux granits bretons. Le troisième déplacement eut lieu en août 1836 pour diriger le monolithe vers le «viaduc», plan incliné en maçonnerie construit pour amener la base de l'obélisque vers son piédestal. «Dans ces diverses manœuvres, écrit Lebas, on

avait fait usage de quatre cabestans et de deux béliers qui frappaient à l'arrière du ber; mais pour le monter sur le viaduc et l'élever sur son piédestal, il avait été arrêté que la force motrice serait fournie par une machine à vapeur». «Malheureusement, écrit M. Chevalier dans le *Journal des Débats* du 16 octobre 1836, les chaudières de celle qui avait été posée se sont trouvées insuffisantes. Elles ne fournissaient pas assez de vapeur pour que la machine exerçât tout l'effort dont elle est capable. D'après l'expérience qu'on en a faite en acheminant l'obélisque vers son piédestal sur le plan incliné, il a paru prudent de l'abandonner. Il est à regretter que toutes les précautions n'aient pas été prises d'avance par le constructeur pour que sa machine jouît de toute sa puissance: il est permis de dire que c'était chose facile. C'était une heureuse idée que d'inaugurer la machine à vapeur dans une occasion aussi solennelle».

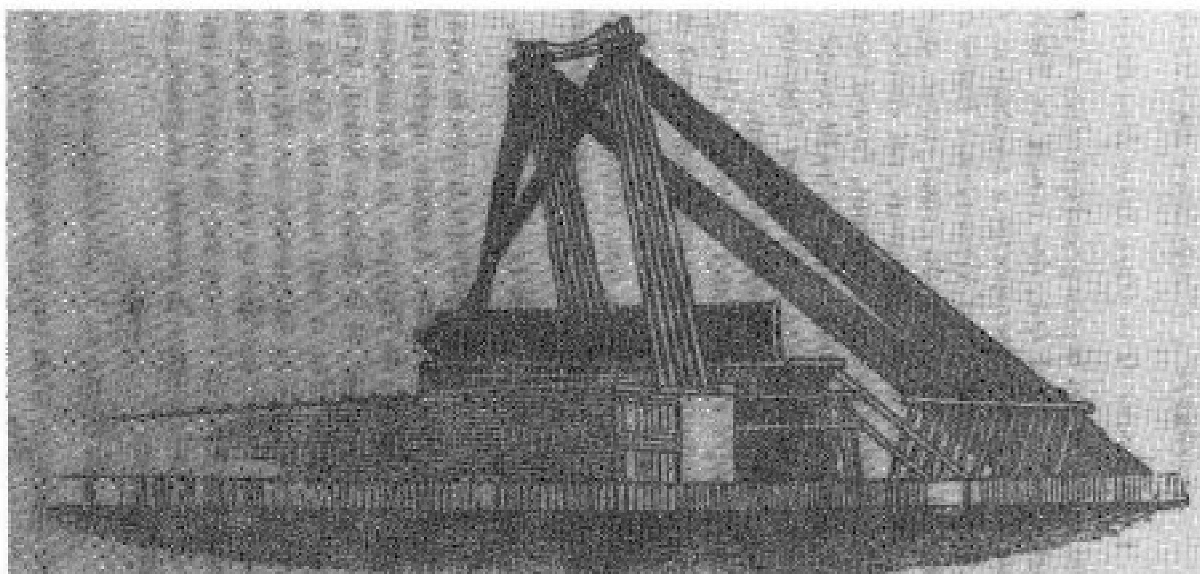
Pourtant la saison avançait, on ne pouvait plus surseoir, aussi, trois jours plus tard, l'appareillage de traction était prêt à fonctionner, suppléant à la défaillance de la machine à vapeur: «Quatre cabestans avaient été installés à la naissance du viaduc. A chacun venait s'enrouler le chef d'un moufle. Les poulies de ces apparaux étaient attachées à deux solives, dont l'une était fixée au ber; l'autre, placée sur le piédestal, était retenue par huit chaînes, qui, partant du côté opposé au chemin de pente, venaient s'amarrer à des pieux fichés en terre».

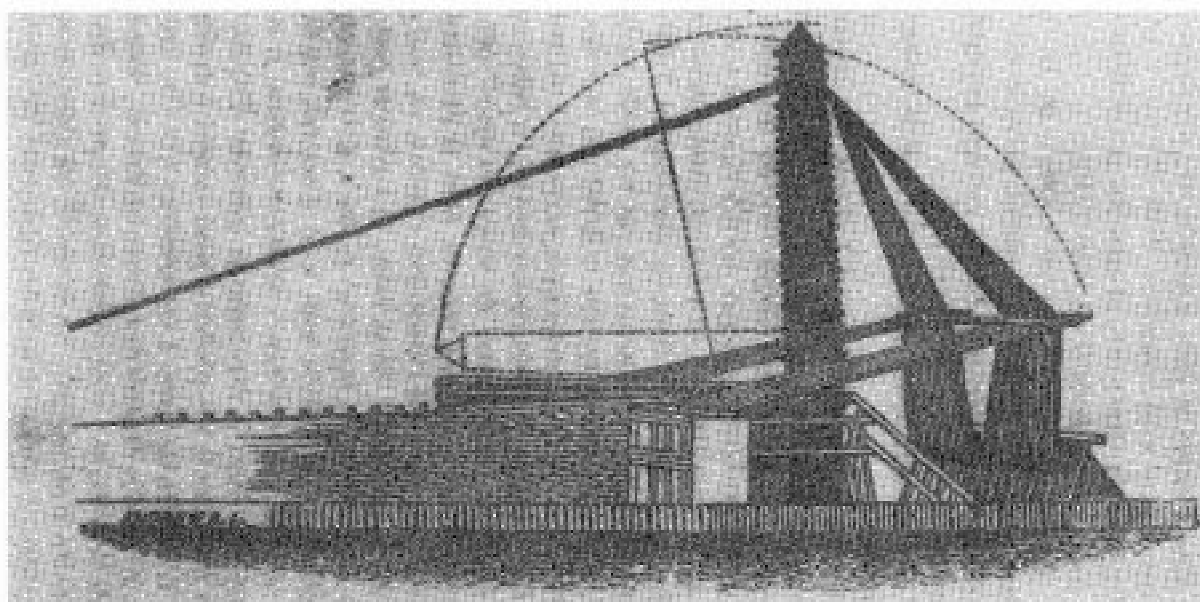
L'obélisque est maintenant en haut du viaduc: reste à le lever sur son piédestal par une manœuvre inverse de celle de l'abattage, exécutée par 480 artilleurs, exigeant des dispositions analogues.

*Le Magasin Pittoresque*, périodique très populaire, publiait dans son premier numéro de 1837, un résumé simplifié du mécanisme de l'érection: «C'est le 25 octobre 1836 qu'on a dressé l'obélisque sur son piédestal. A l'aide de trois gravures que nous donnons (reproduites ci-dessous, fig. 11, 12 et 13, N. D. L. A.), on comprendra facilement tout le mécanisme de l'opération et il ne sera pas besoin de longues explications. Le piédestal était adossé à un mur au centre de la place de la Concorde: une maçonnerie partant à fleur de terre, non loin du quai, et s'élevant graduellement jusqu'à la hauteur du piédestal, avait servi de chemin pour faire monter l'obélisque, couché sur le train de bois ou *ber* que l'on aperçoit au-dessous de lui, et le placer ainsi qu'on



le voit dans la figure nº 1. Dans la figure nº 2 on distingue les cordes qui ceignent comme d'une cravate le sommet de la pyramide, et qui s'élèvent jusqu'à la double traverse horizontale disposée en haut de l'appareil où elles sont fixées; cette traverse réunit les têtes de dix gros mâts de sapin, ou *bigues*, longs de 65 pieds: cinq à droite et cinq à gauche de l'obélisque; les pieds de ces bigues sont assemblés dans une pièce de bois faisant fonction de charnière, et couchée horizontalement sur un mur perpendiculaire au plan incliné. Ainsi, les dix bigues peuvent tourner autour de leurs pieds, et passer progressivement de la position presque verticale qu'elles ont dans la figure nº 1, à la position presque horizontale où on les voit dans la figure nº 2. Le lecteur devine sans doute maintenant tout le mécanisme de l'appareil. Du sommet des dix bigues partent à droite des câbles qui descendent sur la place de la Concorde, où ils sont enroulés autour de cabestans. En faisant tourner les cabestans, on obligea le chevalet formé par les dix bigues à basculer autour de la charnière, à se rabattre peu à peu vers la droite, et à entraîner dans ce mouvement l'obélisque, auquel il était invariablement fixé par les cordages de gauche. Nous épargnerons au lecteur le détail des moufles, des poulies de renvoi, et autres machines, accessoires obligés de la manœuvre; les cabestans sont cachés derrière la barrière de planches qui règne tout autour du siège des opérations. Ce que nous venons d'exposer montre bien la première phase de l'érection, celle où l'obélisque s'enlève en tournant autour d'une des arêtes de sa base, et atteint la position presque verticale de la figure nº 2; mais arrivé là on aurait vu l'obélisque se mettre tout seul d'aplomb sur sa base sans le secours des cabestans; malheureusement il se serait redressé trop vite, et dépassant la position d'équilibre, il aurait abandonné son piédestal pour tomber à droite de la place. C'est afin de parer à cet accident que l'on voit tendues (figure nº 2) des chaînes de retenue en fer qui, fixées au sommet de l'obélisque, vont passer dans des poulies disposées au bas du plan incliné; au moment où l'obélisque a roidi les chaînes, il n'y a plus qu'à les filer peu à peu pour faire descendre graduellement le monument sur sa base. Comme l'arête sur laquelle la pierre devait tourner se serait écrasée sous le poids, on avait, dès l'opération d'abattage en Égypte, pris la précaution de l'encastrer dans un énorme madrier arrondi à l'extérieur, qui se logeait et tournait dans une autre pièce creusée en gouttière. La





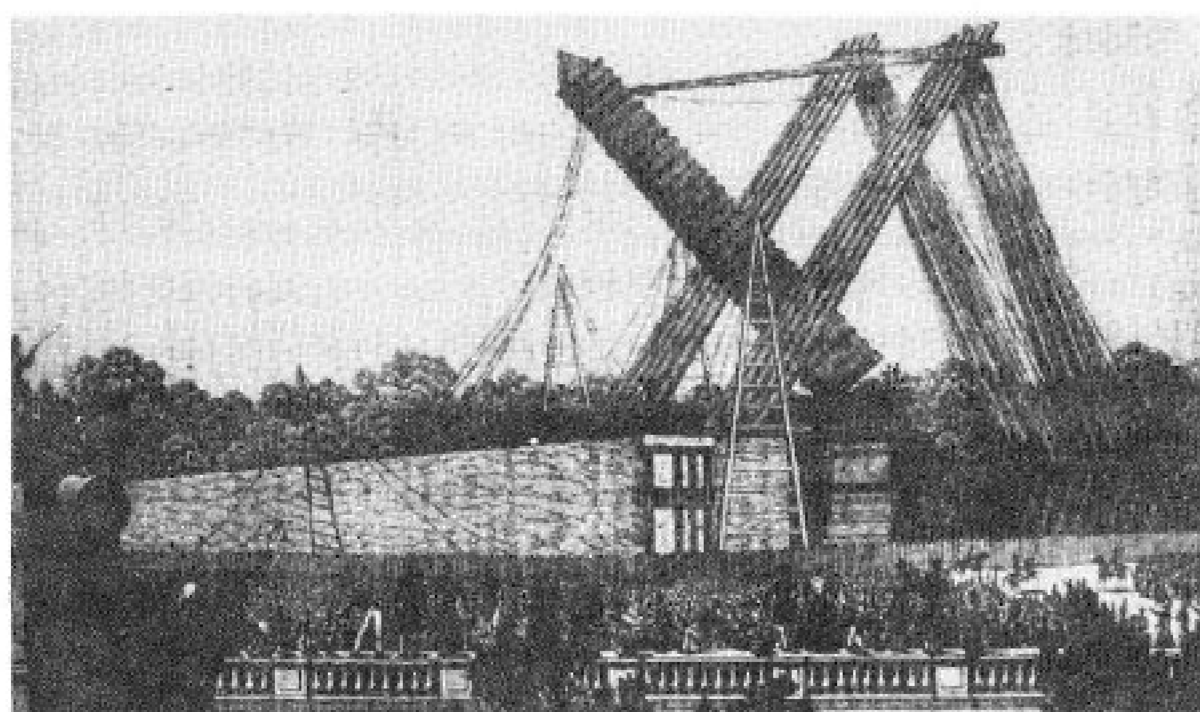


Fig. 11, 12 et 13: *Les manœuvres («figure n° 1» et «figure n° 2» de l'explication) et la scène de l'érection de l'obélisque, d'après le «Magasin Pittoresque».*

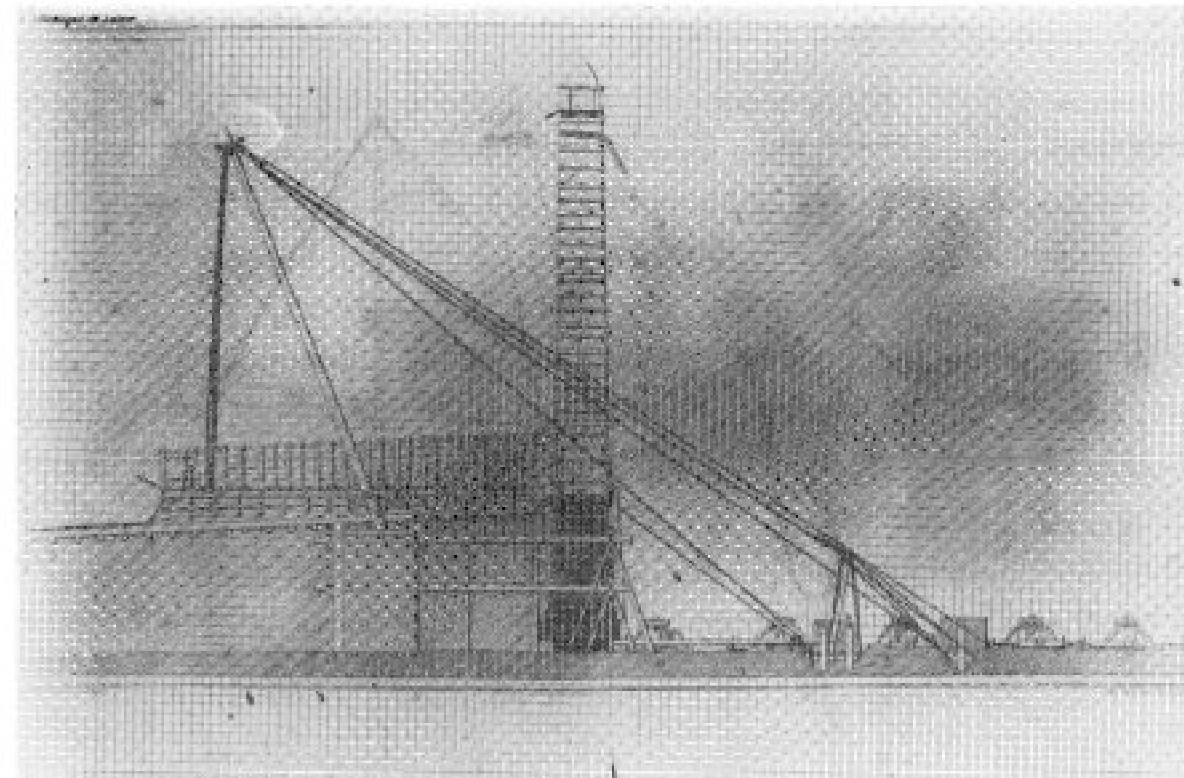


Fig. 14: *L'érection de l'obélisque sur la place de la Concorde: projection verticale, d'après Lebas.*

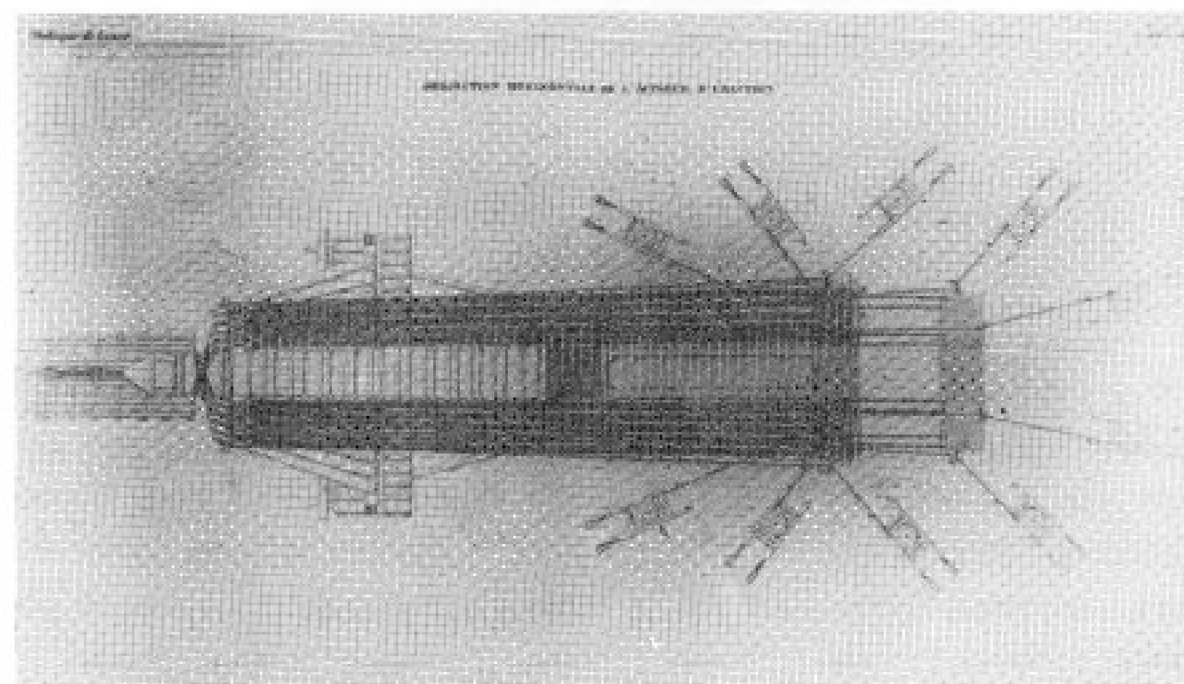
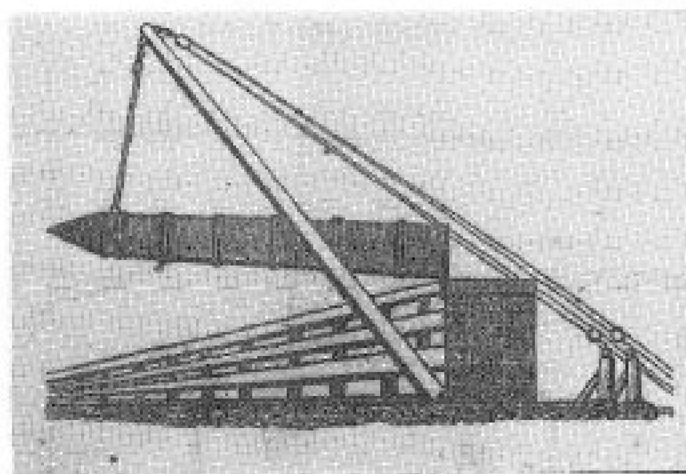


Fig. 15: *L'érection de l'obélisque sur la place de la Concorde: projection horizontale, d'après Lebas.*

même nécessité s'est fait sentir lors de l'érection; mais pour l'ajustement de l'obélisque sur le piédestal, on a dû subir l'inconvénient de pratiquer une brèche dans la partie supérieure du piédestal, afin d'y loger les madriers de rotation; on doit rapporter ensuite une pièce de granit semblable à la portion enlevée».

Avant la grande manœuvre, on mit dans une cavité creusée à la base de l'aiguille de Louxor un coffret en bois de cèdre contenant des monnaies d'or et d'argent ayant cours, ainsi que deux médailles à l'effigie du roi et portant cette inscription: «Sous le règne de Louis-Philippe 1er, roi des Français, M. de Gasparin étant ministre de l'Intérieur, l'obélisque de Louqsor a été élevé sur son piédestal, le 25 octobre 1836, par les soins de M. Apollinaire Lebas, ingénieur de la marine».



Voici l'obélisque debout sur son piédestal tout neuf; celui-ci, de facture classique, ne réunit pas, tant s'en faut, l'unanimité des suffrages: «Nous avions pensé, nous autres «Égyptiens», écrit Léon-Daniel de Joannis, qu'on rendrait à l'obélisque de Luxor la forme de son socle primitif, cette forme imaginée et arrêtée par les anciens, il y a quatre mille ans: nous nous sommes trompés, ce qu'on a choisi ..., c'est un piédestal dans le genre de ceux destinés aux statues, c'est le socle romain. Je trouve qu'il valait autant copier l'Égypte que l'Italie». Champollion, mort le 4 mars 1832, avait rejoint, contraint et forcé, l'idée de reproduire la base initiale, à défaut de pouvoir poser



l'obélisque sur son socle premier, orné des cynocéphales adorateurs du soleil et symboles de sagesse divine.

Quant au pyramidion, Lebas l'avait découvert «altéré» à Louxor, ainsi que Champollion l'avait d'ailleurs signalé. Hittorff lui rendit sa forme symétrique en le rectifiant à l'aide d'un enduit que l'on recouvrit d'une feuille de bronze doré, à l'image de l'électrum originel: cette initiative fit l'objet de violentes contestations qui furent comme justifiées par la chute de la foudre sur la pointe métallique du monolithe! On retira donc ce revêtement jugé néfaste, si bien que l'obélisque nous montre aujourd'hui encore, son pyramidion dénudé, à l'aspect irrégulier, privé de la correction apportée dans l'Antiquité par un habillage nécessaire en électrum.

*

* *

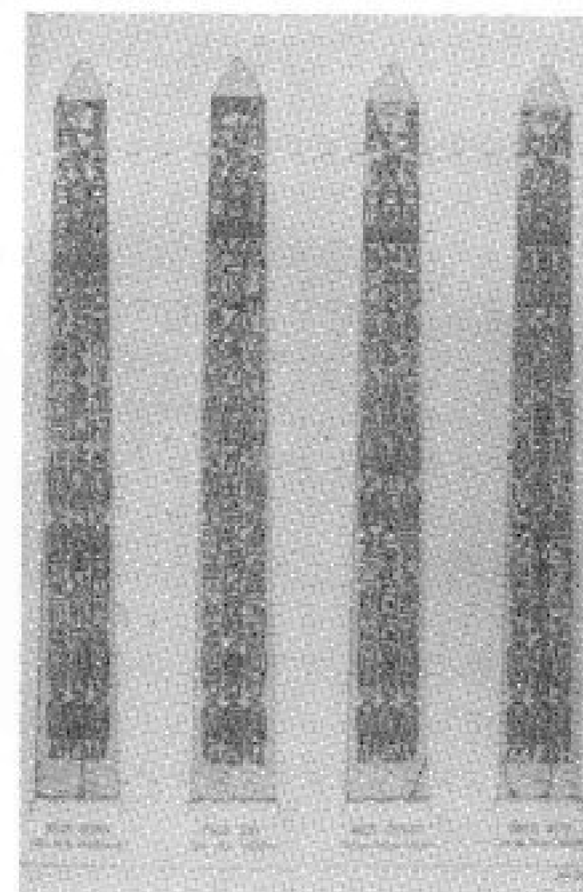


Fig. 16: *Les quatre faces de l'obélisque, d'après Chabas.*

L'obélisque a effectué, sur la place de la Concorde, un arc de cercle par rapport à son orientation primitive thébaine, si bien que les quatre faces ne regardent plus les mêmes points cardinaux : la face Ouest qui était tournée vers le Nil contemple maintenant la Seine, elle a, de ce fait, subi un peu moins d'un quart de tour vers le Sud.

Le parcours du roi, comme celui du soleil, est décrit d'Est en Ouest. Les lignes centrales des faces Nord, Est, Sud (orientations primitives), énoncent un programme de gouvernement du souverain en son nom de *nesou-bit*, programme réalisé par lui en tant que fils de Rê, en accord avec sa mission divine ; on note ainsi successivement : doter le domaine d'Amon de vivres, repousser l'ennemi, embellir les sanctuaires, enfin être le Maître unique. La face Ouest, tournée vers la nécropole, fait allusion à la vocation éternelle du pharaon : construire un temple de millions d'années (on trouvera dans mon livre une traduction des inscriptions de l'obélisque)[1].

L'action de dresser l'obélisque symbolise et concrétise à la fois le pouvoir du roi comme *Fils de Rê*. Puissant et juste, le roi est protecteur de l'Égypte, c'est-à-dire qu'il garantit la mise en ordre du monde ; il est vainqueur des pays étrangers, c'est-à-dire qu'il repousse les forces brutales et destructrices du mal. En cela, le roi est le parfait héritier du démiurge solaire, son représentant terrestre actif et vigilant.

On ne peut qu'admirer la cohérence et la force singulière de cette vision cosmique de la réalité même si, aux dires de certains, l'idéologie orgueilleuse élaborée dans les temples par des générations de théologiens, servait avant tout de ciment entre la classe privilégiée, dominante, des hauts fonctionnaires civils, religieux et militaires, et la masse des humbles travailleurs, artisans et paysans.

C'est tout cela que nous rappelle, sur la place de la Concorde, l'obélisque, phare citadin au pied duquel déferle la vague sans cesse renouvelée des automobiles, sentinelle entrée dans une phase nouvelle de son éternité, tandis qu'à quatre mille kilomètres de là, son frère jumeau veille devant la tour orientale du pylône de Louxor.

1. Celle-ci, rédigée dès juillet 1986 et rendue publique dans mon cours à l'Institut Catholique, au mois de décembre 1986, est très largement antérieure à celle proposée au cours de l'émission d'Y. Mourousi sur TF 1 le 4 juin 1987.





Fig. 17 : *L'obélisque, sur la place de la Concorde (photo C. Barret).*



Fig. 18 : *L'obélisque encore en place à Louxor (photo M. Azim).*

## Bibliographie


ANGELIN (J.P.), *Expédition du Luxor ou relation de la campagne faite dans la Thébaïde pour en rapporter l'obélisque occidental de Thèbes*, Paris, 1833.

AZIM (M.) et GOLVIN (J.-C.), «Les obélisques de Karnak», *Dossiers de l'Archéologie* n° 61, 1982, p. 78-87.

BATTA (E.), *Obelisken. Aegyptische Obelisken und ihre Geschichte in Rom*, Francfort, 1986.

BENOIT-GUYOD (G.), *Le voyage de l'obélisque*, Paris, 1939.

BUDGE (E.A.W.), *Cleopatra's Needles and Other Egyptian Obelisks*, Londres, 1926.

CARLIER (A.), «Un Contre - Sens grossier: l'obélisque de Louxor à Paris», *Les pierres de France*, n° 3, Paris, 1937, p. 170-172.

*Catalogue* «De la place Louis XV à la place de la Concorde», Musée Carnavalet, Paris, 1982.

CHABAS (F.), *Traduction complète des inscriptions hiéroglyphiques de l'obélisque de Louqsor place de la Concorde à Paris*, Paris, 1868.

CHADEFAUD (C.), «Obélisque: de Louqsor à la Concorde», *L'Histoire* n° 51, 1982, p. 86-88.

CHAMPOLLION (J.-F-), *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, vol. IV, 1845, pl. 318 et 319.

CHAMPOLLION-FIGEAC (J.-J.), *L'obélisque de Louqsor transporté à Paris. Notice historique, descriptive et archéologique sur ce monument, avec la figure de l'Obélisque et l'interprétation de ses inscriptions hiéroglyphiques, d'après les dessins et les notes manuscrites de Champollion le Jeune*, Paris, 1833.

DARESSY (G.), *Notice explicative des ruines du temple de Louxor*, Le Caire, 1893.

DELABORDE (A.), *Description des obélisques de Louqsor figurés sur les places de la Concorde et des Invalides*, Paris, 1833.

DESROCHES-NOBLECOURT (C.), «L'obélisque vous parle», *Vie et Langage* n° 3, 1952; n° 9, 1952; n° 14, 1953. EAD., commémoration du centenaire dans la rubrique «Pêle-mêle», *Paris-Soir* du 28 octobre 1936.

DEWACHTER (M.), «Les cynocéphales ornant la base des deux obélisques de Louxor» *Chronique d'Égypte* 67, Bruxelles, 1972, p. 68-75.

DIBNER (B.), *Moving the Obelisks*, MIT Press, Cambridge, Londres, 2[e] éd., 1970.

D'ONNOFRIO (C.), *Gli Obelischi di Roma*, 2[e] éd., Rome, 1967.

GORRINGE (H.), *Egyptian Obelisks*, Londres, 1885 (les lieutenants-commandants Gorringe et Schroeder ont ramené à New-York la secornde «aiguille de Cléopâtre»).

GRANET (S.), «Images de Paris, la Place de la Concorde», n° h. s. de la *Revue Géographique et Industrielle de France*, Paris, 1963, p. 141-142.





HABACHI (L.), *The Obelisks of Egypt, Skyscrapers of the Past*, ed. by C.C. Van Siclen III, Londres, 1978.

HAYWARD (R.A.), *Cleopatra's Needles*, Hartington, 1978.

IVERSEN (E.), *Obelisks in Exile*, 2 vol.: 1. The Obelisks of Rome; 2. The Obelisks of Istanbul and England, Copenhague, 1968-1972.

de JOANNIS (L.-D.), *Campagne pittoresque du Luxor*, Paris, 1835 (avec un vol. de 18 planches de gravures).

KITCHEN (K.), *Ramesside Inscriptions*. Historical and Biographical, II, 601-604 (Oxford).

LEBAS (A.), *L'obélisque de Luxor, histoire de sa translation à Paris, description des travaux auxquels il a donné lieu, avec un appendice sur les calculs des appareils d'abattage, d'embarquement, de halage et d'érection*, Paris, 1839.

L'HOTE (N.), *Notice historique sur les obélisques égyptiens, et en particulier sur l'obélisque de Louqsor, rédigée d'après les meilleurs documents et offrant les noms et époques des rois qui ont fait ériger ces différens monolithes*, Paris, 1836 (Nestor L'Hôte participa à l'expédition franco-toscane de Champollion et Rosellini, en 1828-1829).

MIEL , *Sur l'Obélisque de Louqsor et les Embellissements de la Place de la Concorde et des Champs-Elysées* (Extrait du «Constitutionnel» des 18 et 26 novembre et du 14 décembre 1834).

MINGUEZ (M.), *Des pyramides aux obélisques*, Paris, 1987.

PORTER (B.) et MOSS (R.), *Topographical Bibliography* ..., II, 2, 303-304 (Oxford).

ROSELLINI (I.), *Monumenti Storici*, I, Pise, 1832-1841, pl. 117 A.

SAINT-AMAND (N.), *Essai historique sur l'obélisque de Louqsor érigé sur la place de la Concorde à Paris*, Paris, 1851.

SALVOLINI (F.), *Traduction et analyse grammaticale des inscriptions sculptées sur l'obélisque égyptien de Paris*, Paris, 1837.

TOMPKINS (P.), *The Magic of Obelisks*, New-York, Toronto, 1981.

de VERNINAC SAINT-MAUR (R.), *Voyage du Luxor en Egypte, entrepris par ordre du roi pour transporter, de Thèbes à Paris, l'un des obélisques de Sésostris*, Paris, 1835.

VIATOR, Comte de Morbourg, *Sur l'emplacement de l'Obélisque de Louqsor*, Paris, 1833.

WILKINSON (J. G.), *Topography of Thebes*, Londres, 1835.

ZIMMER (T.), «Destination nouvelle pour l'obélisque», *Dossiers Histoire et Archéologie* n° 101, 1986, p. 86-89.


**Notices Anonymes:**


*Description de l'Obélisque de Luxor, avec l'histoire de són voyage, l'explication des moyens mécaniques employés pour son embarquement, son débarquement et son érection sur la place de la Concorde*, Paris, 1836.

*Description de l'Obélisque de Luxor et de son piédestal, contenant des détails curieux sur l'origine des obélisques et des rois qui les ont fait élever. Explication des signes mystérieux représentés sur ce monument*, Paris, 1836.

*Erection de l'obélisque* (sans date).

*Nouvelle description des travaux de l'obélisque pour son élévation* (sans date).

**Extraits de presse utilisés:**

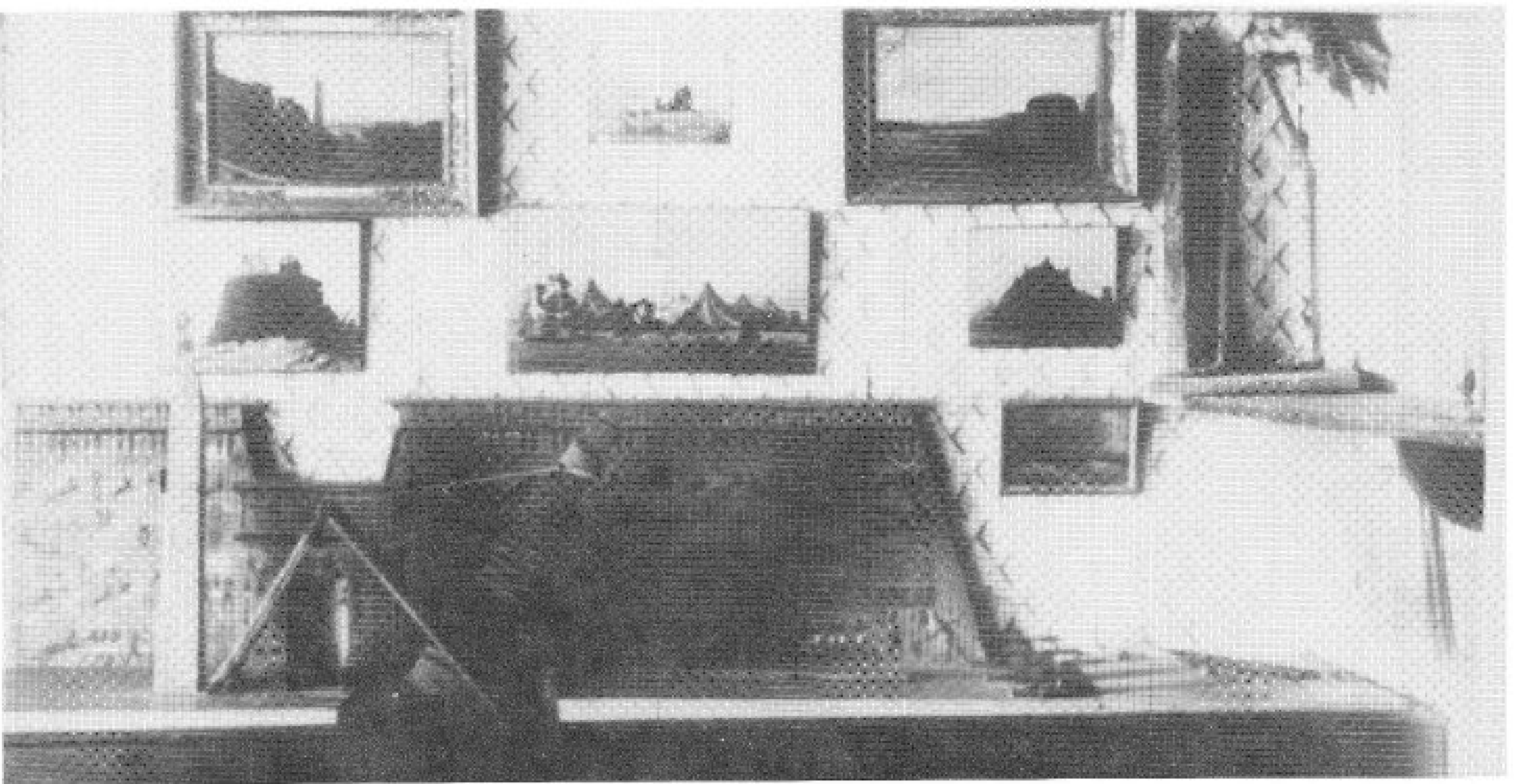
*Le Magasin Pittoresque*, 1837, N° 1.
*L'Illustration*, Janvier-Février 1869 (série intitulée «Les obélisques égyptiens et le symbolisme de la Vallée du Nil», signée Henri MATHIEU).
*L'Illustration* n° 1809, 27 Octobre 1877.
*L'Illustration* n° 4738, 23 Décembre 1933.
*L'Illustration* n° 4886, 24 Octobre 1936.

## Chronologie du voyage de l'obélisque

| | |
|---|---|
| 15 Avril 1831 | Départ du «Luxor» de Toulon |
| 3 Mai 1831 | Arrivée à Alexandrie |
| 14 Août 1831 | Arrivée à Louxor |
| 23 Octobre 1831<br>31 Octobre 1831<br>1er Novembre 1831 | Abattage de l'obélisque (voir p. 35) |
| 19 Décembre 1831 | Mise à bord de l'obélisque |
| 18 Août 1832 | Déséchouage du «Luxor» |
| 25 Août 1832 | Départ de Louxor |
| 23 Septembre 1832 | Départ du Caire |
| 2 Octobre 1832 | Arrivée à Rosette |
| 1er Janvier 1833 | Départ de Rosette |
| 2 Janvier 1833 | Arrivée à Alexandrie |
| 1er Avril 1833 | Départ d'Alexandrie |
| 10 Mai 1833 | Arrivée à Toulon |
| 20 Juin 1833 | Départ de Toulon |
| 12 Août 1833 | Arrivée à Cherbourg |
| 12 Septembre 1833 | Départ de Cherbourg |
| 23 Décembre 1833 | Arrivée à Paris |
| 9-10 Août 1834 | L'obélisque est extrait du «Luxor» et hissé au sommet de la rampe droite du pont de la Concorde |
| 5 Septembre-15 Décembre 1835 | Expédition à Laber-Ildut, près de Brest, pour en ramener les blocs de granit destinés au piédestal |



| | |
|---|---|
| Avril 1836 | Deuxième déplacement de l'obélisque et déchargement des granits bretons |
| Août 1836 | Halage de l'obélisque vers son viaduc d'élévation |
| 25 Octobre 1836 | Erection de l'obélisque |



PL. 1 : *La maquette d'abattage, conçue par L.-D. de Joannis qui était également polytechnicien, et réalisée par les forçats de Toulon. Cet objet inédit est conservé dans la famille du lieutenant de vaisseau. Sur la console, en haut, à droite de l'image, un petit obélisque taillé, selon la tradition familiale, dans un éclat de la portion de la base qui fut enlevée pour permettre l'installation du système de rotation.*

Publications

ifao

Les
PUBLICATIONS
de
l'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
DU CAIRE

## Périodiques

Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale
Bulletin de Liaison du Groupe International d'Étude de
la Céramique Égyptienne

## Monographies
## Série des Voyageurs Occidentaux en Égypte

sont en vente

- A Paris, au SEVPO (vente directe), 2 rue Paul Hervieu, Paris XV[e] (métro Javel); (vente par correspondance) 27-39 rue de la Convention, 75732 Paris, Cedex 15.
- Au Caire, à l'IFAO, 37, rue El-Cheikh Aly Youssef (Mounira). B.P. Qasr el Aïny 11562 Le Caire R.A.E. Possibilité de commande par correspondance ou de «Standing-order».

* * *

Catalogue gratuit sur demande